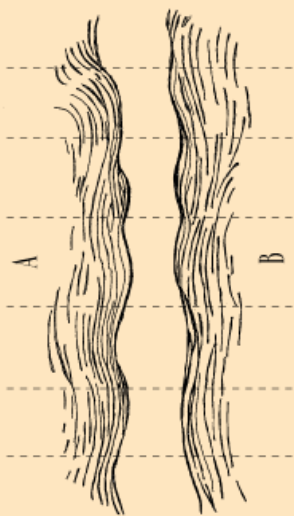


# Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016

Genève - Paris • 2016 - 2017



## TRAVAUX DES COLLOQUES LE COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE, 1916-2016. L'ÉMERGENCE, LE DEVENIR

Éditeurs scientifiques : Daniele  
GAMBARARA, Fabienne REBOUL.

Carita KLIPPI, « Le paradoxe  
saussurien. Le devenir du *fait social*  
en sociolinguistique »

Communication donnée dans la session de Gabriel  
BERGOUNIOUX, *La linguistique à partir du CLG : Empirie et  
théorie*, au colloque **Le Cours de Linguistique  
Générale, 1916-2016. Le Devenir**, Paris, 15-17 juin  
2016.

CERCLE FERDINAND DE SAUSSURE

N° D'ISBN : 978-2-8399-2282-1

Pour consulter le programme complet de la session de Gabriel Bergounioux,

***La linguistique à partir du CLG : Empirie et théorie***

<https://www.clg2016.org/paris/programme/session-1/index.html>



# Le paradoxe saussurien. Le devenir du *fait social* en sociolinguistique

Carita Klippi  
Université de Tampere (Finlande)  
[Carita.Klippi@staff.uta.fi](mailto:Carita.Klippi@staff.uta.fi)

Les plus grands efforts des génies les plus systématiques ne sauraient parvenir à construire personnellement aucune langue réelle. C'est pourquoi la plus sociale de toutes les institutions humaines place nécessairement dans une contradiction sans issue tous les penseurs arriérés qui s'efforcent aujourd'hui de retenir la *philosophie* au point de vue individuel.

Auguste Comte (1851-1854) : *Système de politique positive*.

## 1. Introduction

La sociolinguistique moderne est née dans les années 1960 en réaction au modèle ontologique de la langue issu des écoles structuraliste et générativiste. Classés sous l'étiquette de *linguistique autonome*, ces deux courants de pensée, prédominant tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, considèrent les langues, on le sait, comme des systèmes abstraits et indépendants de leur usage, et appréhendent la structure et le sens de la phrase sans égard à leur contexte d'emploi. Dans le *Cours de linguistique générale* (CLG) on lit, en effet, que la langue peut être comparée à une symphonie, dont la réalité est indépendante de la manière dont on l'exécute, les fautes commises par les musiciens ne compromettant nullement cette réalité (CLG / D : 36). De même, l'auteur de *Aspects of the Theory of Syntax* avance que « tout enregistrement de discours naturel mettra en évidence des faux départs, des écarts de la norme, des changements en cours de route, etc. » (Chomsky 1971 [1965] : 4). Cette opposition, mise en exergue par les couples dichotomiques *ergon – energeia*, *langue – parole*, *code – message*, *compétence – performance*, a été autant de fois reprise que remise en cause. La sociolinguistique ne fait pas exception. Au contraire, elle dénonce l'axiome de l'existence d'une catégorie de 'langue' à contours précis, solides et bien définis, impliquant des 'locuteurs-auditeurs idéaux' et donc, identiques et substituables les uns aux autres, et qui évoluent dans des communautés 'parfaitement homogènes'. Qu'il s'agisse de postuler une catégorie ontologiquement réelle ou une abstraction théoriquement, méthodologiquement ou conceptuellement nécessaire, cet axiome a eu le défaut de ne pas donner sa juste valeur à la vraie réalité linguistique – celle de l'usage contextualisé :

Until the inception of modern sociolinguistics, all major linguistic theories adopted the axiom of categoricity. [...] The decision that the proper domain of linguistics should be homogenous *langue* rather than heterogeneous *parole* – or the united [*sic*] *energeia* rather than the variable [*sic*] *ergon*, or the speaker-hearer's knowledge rather than actual use – aroused very little debate historically. (Chambers 2003 : 27)<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Selon Wilhelm von Humboldt (1767-1835), à qui on doit la dichotomie grecque, « la langue est non pas un ouvrage fait [*Ergon*], mais une activité en train de se faire [*Energeia*] » (Humboldt 1974 [1836] : 183, tr. fr.). La confusion terminologique de Chambers serait due au fait que dans son *Cartesian linguistics*, Noam Chomsky (2009 [1966] : 69) a

Incriminant l'approche monodisciplinaire rigide de la théorie grammaticale et sa conception monolithique de la langue, les différentes sociolinguistiques, quelles que soient leurs méthodes d'analyse ou leurs positions épistémologiques, ont pris au sérieux l'étude de la *parole* ou celle de la *linguistique externe*, pour utiliser la terminologie saussurienne. En se focalisant sur la partie individuelle du langage et sur l'impact des *Réalia* dans les faits linguistiques au détriment de la *linguistique interne* « qui ne connaît que son ordre propre » (CLG / D : 43), les sociolinguistes ont voulu remettre en question la plus longue tradition linguistique que l'histoire ait connue.

Les différentes sociolinguistiques de convictions variationniste, ethnographique ou interactionniste ont donc ceci en commun qu'elles pensent l'usage linguistique comme une partie intégrante du comportement et de l'échange social, le linguistique ne pouvant être abstrait du non linguistique. Ce qui caractérise le mieux ces courants de pensée, c'est qu'ils reconsidèrent sérieusement, malgré des choix méthodologiques divergents, l'indépendance du système linguistique par rapport au sujet parlant et l'invariabilité de ce système d'un sujet parlant à l'autre. Avec cet objectif, les sociolinguistiques s'alignent sur la multiplicité d'approches linguistiques qualifiées de dialogiques<sup>2</sup>, qui adoptent une position critique vis-à-vis de la notion de langue transmise par le *Cours de linguistique générale*.<sup>3</sup> Selon Hymes (1991 [1973] : 28), « l'effet des idées de Saussure fut de faire de la langue le terrain privilégié de la structure, et de la parole un domaine résiduel de liberté et de variation non structurées ». Plutôt que de partir d'une catégorie tranchée et préalablement définie une fois pour toutes, les sociolinguistiques se sont ainsi donné pour vocation d'examiner si, derrière des pratiques communicatives variées, on décelait une systématisme ou une rationalité, susceptible d'être expliquée par des facteurs extralinguistiques et appréhendée par les lois générales de la communication. Alors que le rapport de l'individu à autrui dans la communication langagière constitue un point critique de leur interrogation, les sociolinguistes tiennent à souligner dans le même temps qu'une communauté linguistique supposée homogène ne correspond pas à la réalité dans la perspective ontologique, mais qui plus est, est un outil tout à fait inopérant et inadéquat dans la perspective empirique (Hymes 1991 [1973] : 40).

Le présent article a été suscité par le désir de comprendre le fameux *paradoxe saussurien*, formulé par William Labov (1927-), et consiste à revisiter ce paradoxe sous l'angle de l'histoire de la linguistique à l'occasion du centenaire de la publication du *Cours de linguistique générale*. Pour Labov, il est inconcevable que l'aspect social de la langue puisse être étudié sur la seule observation d'un individu, quand l'aspect individuel est appréhendé en observant la langue dans son contexte social :

[...] the social aspect of language is studied by observing any one individual, but the individual aspect only by observing language in its social context (Labov 1972 : 186).

---

associé sa conception de la langue à la définition de *Energeia* par Humboldt – ce qui s'explique parfaitement dans la suite de cette citation de Humboldt : « Aussi sa vraie définition ne peut-elle être que *génétique*. Il faut y voir la *réitération éternellement recommencée du travail qu'accomplit l'esprit afin de ployer le son articulé à l'expression de la pensée*. En toute rigueur, une telle définition ne concerne que l'acte singulier de la parole actuellement proférée ; mais, au sens fort et plein du terme, la langue n'est, tout bien considéré, que la *projection totalisante de cette parole en acte*. » (Humboldt 1974 [1836] : 183-184, nous soulignons). Si par l'intermédiaire de la notion d'*Energeia*, Humboldt a voulu saisir « l'essentialité vivante de la langue », il tenait toutefois à souligner qu'en toute rigueur, le linguiste ne peut parvenir dans ses analyses qu'à un examen de l'*Ergon*, d'un produit achevé, dépourvu de vie. L'équipement technologique d'aujourd'hui était bien entendu insoupçonnable au début du XIX<sup>e</sup> siècle pour permettre à saisir « la langue sur le vif ».

<sup>2</sup> Selon Linell (1998), les approches dialogiques sont très variées englobant, entre autres, l'analyse conversationnelle, l'analyse du discours, l'ethnographie de la communication, etc.

<sup>3</sup> La linguistique intégrationnelle de Roy Harris appartient aussi à ce courant critique, son *Introduction to Integrational Linguistics* (1998) présentant clairement les enjeux opposés desdits ségrégationnistes et intégrationnistes.

Devenu l'un des lieux communs de la première sociolinguistique, le paradoxe saussurien a sans aucun doute contribué à éloigner beaucoup de linguistes de la pensée saussurienne au point de la rendre désuète, et par conséquent, de retirer le *Cours de linguistique générale* de la liste des lectures obligatoires du sociolinguiste. L'absence quasi-totale de Saussure des index des ouvrages sociolinguistiques successifs serait donc symptomatique de l'exclusion de Saussure de la discipline qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale. Par exemple, dans *The Handbook of Sociolinguistics* (Stubbs 1997 : 360), il y a une seule référence à Saussure, et plus particulièrement, à son système de signes qui est, selon l'auteur, l'une des sources majeures du relativisme linguistique.<sup>4</sup>

Et cependant, par le biais du paradoxe saussurien, il arrive à Labov de pointer l'un des problèmes les plus difficiles de l'épistémologie de la linguistique, celui du rôle de l'abstraction par opposition à ce qui est réel en matière de langage (voir Auroux 1998 : 99). La sociolinguistique a souvent été accusée de n'être qu'une entreprise descriptive, d'avoir un soubassement théorique déficient et d'ignorer son lien avec divers courants de la sociologie (Coupland et al. 2001 : § Introduction, Williams 1992, Figueroa 1994, Hudson 1996 [1980], Coupland 2016). En revanche, chaque fois qu'elle se livre à une réflexion métathéorique, une référence à Saussure ressurgit d'une manière critique, faisant de lui un bouc émissaire de l'essentialisme auquel on fait endosser toute la responsabilité de la catégoricité en linguistique et de ce qui en découle :

For Saussure, a science of parole was simply a contradiction in terms. "As soon as we give language [langue] first place among the facts of speech" he says (1916:9), "we introduce a natural order into a mass that lends itself to no other classification". (Chambers 2003 : 27.)

Étant donné l'ampleur du domaine, qui mériterait bien d'être scruté du point de vue de la sociolinguistique, nous nous en tiendrons ici à la réception du *Cours de linguistique générale* par William Labov. C'est en particulier dans son ouvrage *Sociolinguistic Patterns* (1972), considéré comme la première expression des principes de la sociolinguistique variationniste, que la référence à Saussure ou à la notion de langue héritée du CLG est explicite. Afin de comprendre le motif de la critique contre Saussure dans ce contexte de production, nous esquisserons d'abord le champ de la sociolinguistique (§ 2), pour ensuite faire état de l'émergence du paradoxe saussurien dans la pensée de Labov (§ 3). Dans le but d'évaluer ledit paradoxe dans une perspective historiographique, nous examinerons l'opposition qui, selon Labov, s'instaure entre le social et l'asocial depuis la linguistique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour comprendre les enjeux de ce questionnement, nous remonterons à ses sources saussuriennes sans oublier le fondement sociologique contemporain de la notion de *fait social*. Enfin, nous chercherons à évaluer la conception de la science de Labov ainsi que sa conception de la langue en parallèle avec celle de Saussure pour donner des éléments de réponse à l'écart qui s'installe entre Saussure et la sociolinguistique (§ 4). Notre objectif ultime est de comprendre le paradoxe saussurien sous différents angles et d'expliquer le devenir du fait social en sociolinguistique par son passé.

---

<sup>4</sup> Si le sens est intrinsèque au système de signes, fondé sur des valeurs relatives, différentielles et négatives (au lieu d'être ancré dans le monde ou dans l'esprit), il en découle inéluctablement un relativisme linguistique et l'idée que la réalité sociale se construit par la langue (voir Stubbs 1997 : 360). Le relativisme linguistique peut être vu comme une conséquence directe des facteurs suivants que l'on trouve effectivement dans le *Cours de linguistique générale* : la réfutation des formes substantielles (la langue est une forme et non pas une substance) et l'indépendance des signes linguistiques vis-à-vis des *realia* (réfutation du principe de nomenclature), le pouvoir du langage dans la classification du monde connaissable qui diffère d'une langue à l'autre (cf. *mouton* vs. *mutton* – *sheep*) et le principe de l'arbitraire du signe (le signe linguistique n'est motivé qu'à l'intérieur du système de valeurs) (Formigari 1992 : 443-444).

## 2. Une esquisse du champ de la sociolinguistique

Le domaine de la sociolinguistique est aujourd'hui très dispersé. Ses thématiques de recherche prennent le pouls de la société, s'étendant de l'étude traditionnelle de la variation et du changement jusqu'à l'usage de la langue sur le marché du travail mondialisé ou à l'effet de la multimodalité moderne sur la communication langagière. Dans ces circonstances, un lien direct avec la pensée saussurienne serait difficile à cerner. Ce qui caractérise, toutefois, la sociolinguistique d'une façon permanente, c'est son interdisciplinarité, le rapprochement des sciences étant une source d'innovation et un lieu de ravitaillement en idées et en modèles. Dès le début, la réflexion concernant le rapport entre langue et société surgit à l'intersection de la sociologie, de l'anthropologie, de l'ethnologie et de la psychologie. Fondamentalement, cette multiplicité d'influences est le point de convergence de différents concepts de la langue et de différentes conceptions de la place et de la méthode de la linguistique parmi les sciences et tient surtout au rapport entre la catégorie abstraite et les occurrences linguistiques spatio-temporelles (voir Auroux 1998 : 221-223). Par là même, retrouvent de la vitalité les interrogations présaussuriennes concernant le vaste champ de la linguistique qui a cherché à tenir compte de toute la masse hétérogène des phénomènes langagiers. À ces interrogations, le *Cours de linguistique générale* a fourni des réponses plausibles et convaincantes non seulement dans son contexte de production, mais aussi aux yeux de la postérité : celle de l'autonomie de la discipline comme celle de l'autonomie de son objet.

Lorsque William Labov, l'une des figures fondatrices et le plus prolifiques de la sociolinguistique moderne, s'empare du *Cours de linguistique générale*, l'épistémè de l'époque a changé pour permettre des discours autres que structuraliste sur le langage. Au début des années 1960, Labov se trouve au croisement de discours d'origines diverses, parfois en rupture les uns avec les autres. Le générativisme est en train de devenir le courant dominant de la linguistique aux États-Unis, alors que l'ethnographie de la communication de Dell Hymes (1927-2009), l'interactionnisme de John Gumperz (1922-2013) ou la sociologie du langage de Joshua Fishman (1926-2015) cherchent à défier son autorité toujours plus imposante et à conserver un esprit de recherche qui remonte à Edward Sapir (1884-1939) (voir Murray 1998, Koerner 2002) :

It is a spirit which recognized no arbitrary limitations on the study of language – which seeks out links in ethnology, sociology, psychology, or any other human science, and pursues them as far as they may go. [...] It is a spirit which recognizes language as having multiple functions, and perhaps more importantly, a spirit which finds endless fascination in the attempt to *understand exactly what is happening when one individual is communicating with another*. (Bright 1976 : 270, nous soulignons)

Cet esprit met en avant l'observation de l'acte de communication, social par définition, au détriment de l'analyse grammaticale de la phrase correcte d'une langue L. Depuis les années 1950, les collègues de Labov (ex. William Bright (1928-2006), Charles Ferguson (1921-1998) et le susmentionné John Gumperz) avaient défendu l'observation de l'interaction linguistique dans le milieu naturel. Leur rencontre avec les cultures multilingues et multiethniques de l'Asie et de l'Afrique les avait convaincus que l'existence des communautés linguistiques ou des catégories culturelles homogènes était une exception occidentale, voire une conceptualisation arbitraire, renforcée par l'idéologie : « une langue pour une nation ». Dès lors, le contact des langues et les aires linguistiques, plus qu'autre chose, correspondaient à la réalité ontologique de la véritable communication (Murray 1998 : § 6.). En outre, les travaux dans le domaine de la sociologie de l'éducation, notamment ceux de Basil Bernstein (1924-2000) du côté de l'Europe, ont montré que la rencontre linguistique avec 'l'Autre' n'était pas non plus très simple dans une société supposée homogène et, par conséquent, ont permis aussi aux linguistes de se sensibiliser avec les parcours biographiques des sujets parlants possédant,

de ce fait, différentes ressources linguistiques – et ainsi de relativiser l'apprentissage et la diffusion uniformes de règles à travers une communauté linguistique.

Dans une perspective historiographique, cette interrogation rétablissait également la théorie des langues mixtes de Hugo Schuchardt (1842-1927) qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, s'était insurgé contre la conception comparatiste et néogrammairienne de l'existence de la catégorie de *Sprache, langue* ou *language* (Baggioni 1988 : 94-95) :

La mixité (*Mischung*) pénètre tout le développement langagier ; elle intervient entre langues distinctes, entre parlars proches, entre langues parentes et entre langues non parentes. Qu'il s'agisse de mixité ou d'emprunt, de calques ou d'interférence étrangère, nous sommes toujours en présence de phénomènes semblables dans leur essence. (Schuchardt 1917 : 522, traduction française Baggioni 1988 : 95).

L'activité communicative devait occuper une place centrale, même si on n'avait pas une idée très claire de la façon dont on pouvait se défaire du nom de langue – comme le montre la citation de Schuchardt – la nomination présupposant d'emblée l'existence de la catégorie donnée. Dans ce contexte discursif, la pensée de Saussure était mise dans le même panier que celle de Chomsky<sup>5</sup>, jusqu'à être accusée « d'avoir retardé le développement de la sociolinguistique » (Gordon 2004 : 87).

Dès les années 1960 s'installe une grande division à l'intérieur de la discipline selon que les chercheurs se focalisent sur la société, ou qu'ils se focalisent sur la langue (Tableau 1.). Les premiers se concentrent sur l'organisation sociale du langage, leur thématique de recherche étant, parmi d'autres, la planification linguistique, le contact des langues et le multilinguisme :

One area of research which has been included in “sociolinguistics” is perhaps more accurately labelled “sociology of language”. It deals with large-scale social factors, and their mutual interaction with languages and dialects. There are many open questions, and many practical problems associated with the decay and assimilation of minority languages, the development of stable bilingualism, the standardization of languages and the planning of language development in newly emerging nations. The linguistic input for such studies is primarily that a given person or group uses language X in a social context or domain Y. A number of recent reviews have discussed work in this area (Fishman 1969). (Labov 1972 : 183)

Les seconds accordent une priorité soit au système linguistique et à sa variation, soit à l'usage linguistique des locuteurs au cours d'une interaction concrète. À l'intérieur de ce second courant, on constate rétrospectivement une scission entre l'approche variationniste et l'approche interactionniste (l'ethnographie de communication y comprise) qui opposent la société avec l'individu, la totalité avec l'activité humaine (*agency, agentivité*), la structure avec les ressources linguistiques des individus, le holisme (ou structuralisme) avec l'individualisme méthodologique et la macrosociolinguistique avec la microsociolinguistique. (Piippo 2012 : 55, 57.) Les tenants de ces deux approches se divisent encore dans leurs perspectives épistémologiques selon qu'ils soutiennent, respectivement, la connaissance de l'observateur, ou bien, la connaissance de l'agent. Par là même, on voit bien que ces praticiens restent attachés, souvent à leur insu, aux présupposés des principaux courants de la sociologie.

---

<sup>5</sup> Saussure's distinction is paralleled closely by Chomsky's equally well-known distinction (Chambers 2003 : 27).

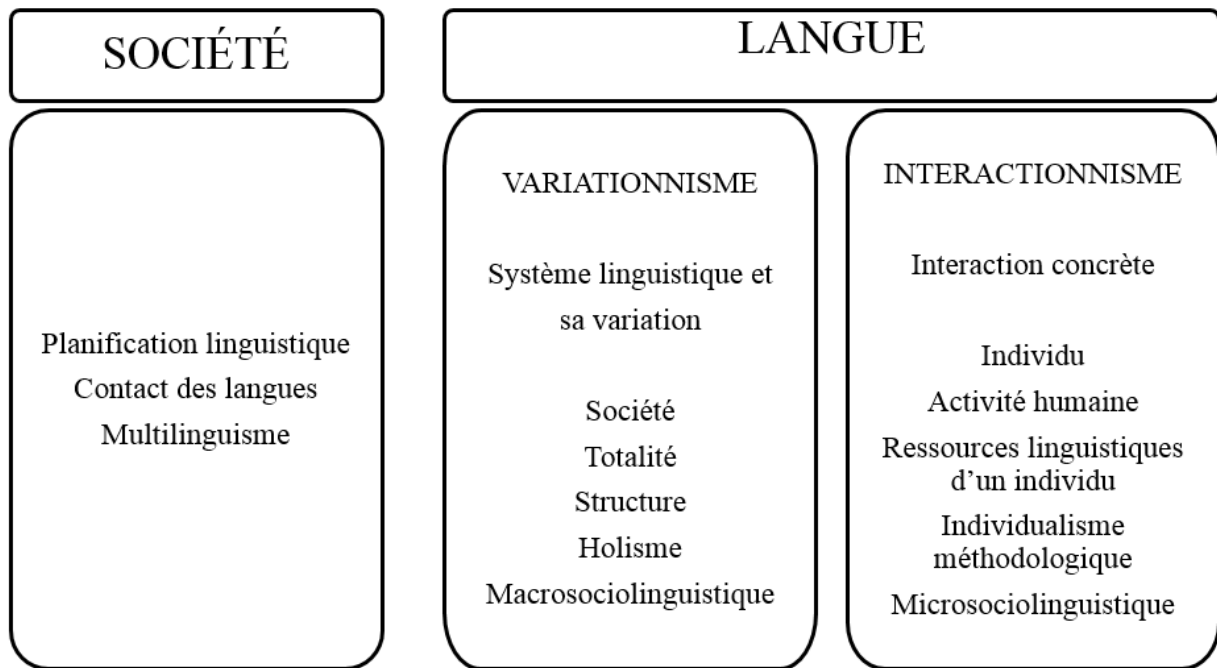


Tableau 1. Répartition du travail à l'intérieur du champ de la sociolinguistique d'après Piippo (2012).

Sans distinguer les courants ethnographique et interactionniste, Labov les considère comme complémentaires au sien en ce qu'ils accordent une place importante à l'analyse des modalités d'utilisation de différents moyens communicatifs que les sujets parlants bien identifiés réinvestissent dans un contexte concret d'énonciation :

There is another area of study sometimes included in "sociolinguistics" that is more concerned with the details of language in actual use – the field which Hymes has named "the ethnography of speaking" (1962). There is a great deal to be done in describing and analyzing the patterns of use of languages and dialects within a specific culture: the forms of "speech-events"; the rules for appropriate selection of speakers; the interrelations of speaker, addressee, audience, topic, channel, and setting; and the ways in which the speakers draw upon the resources of their language to perform certain functions. This functional study is conceived as complementary with the study of language structure. (Labov 1972 : 184)<sup>6</sup>

La diversité du champ de la sociolinguistique est symptomatique de l'éclatement généralisé des sociétés modernes (cf. diaspora des populations<sup>7</sup>) et, par ricochet, de la disparition des identités individuelles stables. Dans ces circonstances, les sociolinguistes doivent se confronter à la difficulté d'adopter un point de vue qui serait à même d'embrasser tous les phénomènes reliant la langue et la

<sup>6</sup> Labov fait ici référence au modèle SPEAKING que Hymes est en train d'élaborer. Ce modèle traduit les éléments dont un linguiste doit tenir compte lorsqu'il analyse un acte de communication : *setting/scene, ends, act sequence, key, instrumentalities, norms, genre* (son équivalent français étant le modèle PARLANT (*participants, actes, raison, locale, agents, normes, ton, types*)).

<sup>7</sup> Si dans le monde actuel les mouvements de populations sont un phénomène qui va s'accroissant, il ne faut pas oublier que l'anomie sociale a toujours poussé les populations à se déplacer ; c'est ce que montreraient, si elles existaient, les cartes linguistiques et démographiques anciennes.



société, voire de résoudre sur le plan global, au-delà d'une simple posture critique, les inégalités sociales, géographiques et linguistiques dues en grande partie à l'expansion occidentale :

Descriptive sociolinguistics in the modern world is inseparable from encounter with social change. Indeed, for a systematic theory to emerge, many phenomena now treated as diverse types – acculturation, bilingualism, creolization, linguistic nationalism, pidginization, standardization, construction of artificial languages, vernacular education – must be seen as interrelated within the history of European expansion and the emergence of a world history. (Hymes 1974 : 80)

Pour rendre compte de la nature proprement sociale de son objet, la sociolinguistique a côtoyé, bon gré mal gré, les théories sociologiques, « car les données à observer doivent être recueillies accompagnées d'une analyse des conditions dans lesquelles elles ont été produites et notamment des rapports de forces symboliques immédiats et médiatisés qu'elles intériorisent » (Encrevé 1977 : 11). Aujourd'hui, en effet, il existe une sociolinguistique critique, à l'instar de l'analyse critique du discours à la Fairclough (voir Fairclough et Fairclough 2012) qui non seulement dénonce les problèmes sociaux, mais contribue aussi à leur trouver des solutions. Mais on n'en est pas encore là. Même si l'usage linguistique est « indexical »<sup>8</sup> des rapports de force, on ne peut pas inculper la langue des méfaits de la société, mais se contenter de transcrire les faits observés tout en essayant de déterminer leurs liens avec les variables sociales. C'est ce que Labov choisit de faire par rapport aux développements des courants parallèles. De la représentation schématique qu'est le Tableau 1., ressort que la sociolinguistique variationniste est loin d'abandonner les notions de système et de langue, si centrales dans la pensée saussurienne, mais en raison des cases exclusives, elle ne laisse pas transparaître le dialogue qui se déroule entre chercheurs au moins durant cette première phase de la sociolinguistique où la discipline se cherche et s'installe. Les citations de Labov permettent toutefois de comprendre qu'il se trouve lui-même au cœur des événements, pour ainsi dire, au moment où le marché linguistique (américain) est en ébullition. Il n'ignore rien des travaux de ses collègues, il ne les sous-estime pas non plus, mais propose plutôt une approche concurrente et alternative aux leurs : sa démarche consiste bien à enregistrer l'emploi du langage par des locuteurs ordinaires dans des situations ordinaires, mais le moyen de rapporter les résultats par le biais de la statistique diffère du leur. Dans le même temps, il fait un clin d'œil aux conceptions de plus en plus naturalisantes du générativisme, garde du structuralisme les principes conducteurs, tout en se frottant aux explications du fonctionnalisme. Louvoyant entre des approches qui se veulent parfois mutuellement exclusives, Labov a trouvé un moyen de renouveler la tradition – objectif par ailleurs de beaucoup de ses collègues – sans pour autant aller jusqu'à renier l'existence de la catégorie de langue. Il se donne pour tâche de réinvestir, dans une perspective empirique, l'idée de Anthony Wallace (1961) selon laquelle « une communauté n'est pas une reproduction de l'uniformité mais une organisation de la diversité ».

Dans ce qui suit, nous chercherons à établir comment Labov, en tant que protagoniste principal du variationnisme, dialogue avec Saussure et d'autres linguistes 'classiques' dont l'objectif, chacun à sa manière, a été de dresser un bilan de la langue comme *fait social*.

### 3. L'émergence du paradoxe saussurien – pour une ontologie sociale de la langue

---

<sup>8</sup> C'est notamment Michael Silverstein qui a répandu l'usage de ce terme, qui en dernier lieu remonte à la classification des différents signes (icône, indice, symbole) par Charles Sanders Peirce (1839-1914), mais Labov lui-même se sert couramment du terme 'index' au sens que lui donne la statistique. Ainsi, par exemple : « language may have a special utility for the sociologist as a sensitive index of many other social processes » (Labov 1972 : 111).

Publié en 1972, *Sociolinguistic Patterns* regroupe les résultats des trois fameuses études empiriques de William Labov, menées à Martha's Vineyard (1963) et à New York City (1966, 1968), constituant dorénavant un soubassement méthodologique du courant variationniste. Cet ouvrage propose, en outre, l'une des premières tentatives d'aborder les problèmes épistémologiques de la nouvelle discipline. Labov fait un tour d'horizon rétrospectif de la linguistique pratiquée depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en vue d'établir quel est le rôle du social en matière de langage selon ses prédécesseurs ou contemporains, et plus particulièrement, quelle est l'influence des facteurs sociaux sur le changement linguistique. Sa démarche est tout à fait habituelle puisque toute recherche linguistique commence par se tourner « vers le passé dans le but de légitimer une pratique cognitive contemporaine » (Auroux 1989 : 13). Mais au lieu de répéter les lieux communs de ce type de résumés, Labov fait partie de ces générations de linguistes qui se sont donné la peine de se pencher sur les acquis antérieurs, quand bien même son objectif premier a été de remettre en cause leurs contributions afin d'en livrer une innovante.

Si, à la charnière du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, l'affirmation du caractère social des faits de langage marque l'entrée de la linguistique dans la modernité, voire sert à déterminer un changement paradigmatique d'une vision naturaliste vers une vision sociale (Puech et Radzynski 1988 : 76)<sup>9</sup>, à la fin des années 1960, aucun linguiste ne conteste plus que la langue soit un fait social, estime Labov. De ce fait, selon lui, on a eu tort de qualifier son approche de 'sociolinguistique', car toute la linguistique relève, par définition, de la sociolinguistique dans la mesure où la langue n'est employée par l'être humain que dans un objectif social. Cette position est également soutenue par le collègue de Labov, Dell Hymes (1974 : 143), pour devenir ensuite une sorte de devise de la sociolinguistique (Chambers 2003, Coupland et al. 2001). Ce traitement de toute la linguistique comme relevant de la sociolinguistique contient donc un postulat ontologique implicite.

En revanche, selon Labov, malgré une conception en apparence partagée de l'ontologie sociale de la langue, la pratique est tout autre. En réfléchissant à la variation et au changement linguistique, il y a, dans l'ensemble, des linguistes qui soutiennent que la langue est sociale et doit être étudiée dans un rapport avec son contexte social, et des linguistes qui maintiennent que la langue est bien sociale, mais qu'elle peut être étudiée en dehors du contexte social.

*Every linguist recognizes that language is a social fact, but not everyone puts an equal emphasis on that fact. When linguists write about language change, we find a very different degree of concern with the social context in which these changes occur. Some broaden their view to include a wide range of facts about the speakers and their extralinguistic behavior, while others constrict their view to exclude as much as possible. We can generally predict from an author's definition of language how much he will be concerned with the social factors in linguistic change. (Labov 1972 : 261, nous soulignons)*

Ne traitant pas 'le social' sur un pied d'égalité, les linguistes qui ont jalonné la discipline tout au long du XX<sup>e</sup> siècle peuvent ainsi être divisés en deux groupes distincts, A et B, et plus précisément, 1) selon la place qu'ils accordent au collectif ou à l'individuel dans la définition de la langue, 2) selon

---

<sup>9</sup> Selon Puech et Radzynski (1988 : 76), la linguistique aurait épuisé son heuristique naturaliste arrivée aux années 1870, mais dans le même temps, le rapport de la linguistique aux sciences naturelles a continué à tracasser les esprits encore au-delà du début du siècle suivant. Au lieu d'être dépeint en termes kuhnien de changement radical, le passage du naturalisme au 'sociologisme' est constitué d'interrogations nuancées par le biais desquelles les linguistes ont tenté d'appréhender l'ontologie de la langue (voir Klippi 2010). Si l'on considère, à condition d'adopter une vision réaliste de la science, qu'il existe un objet empirique en dehors des points de vue, le changement dit paradigmatique ne concerne que les conceptions que les linguistes se sont faites de la langue, tant bien que mal, susceptibles d'autocorrection, alors que l'objet serait resté tout le temps le même.

le lien plus ou moins tacite qu'ils établissent soit avec la sociologie soit avec la psychologie, et 3) selon la présence ou l'absence du social dans l'explication du changement linguistique (Tableau 2.).

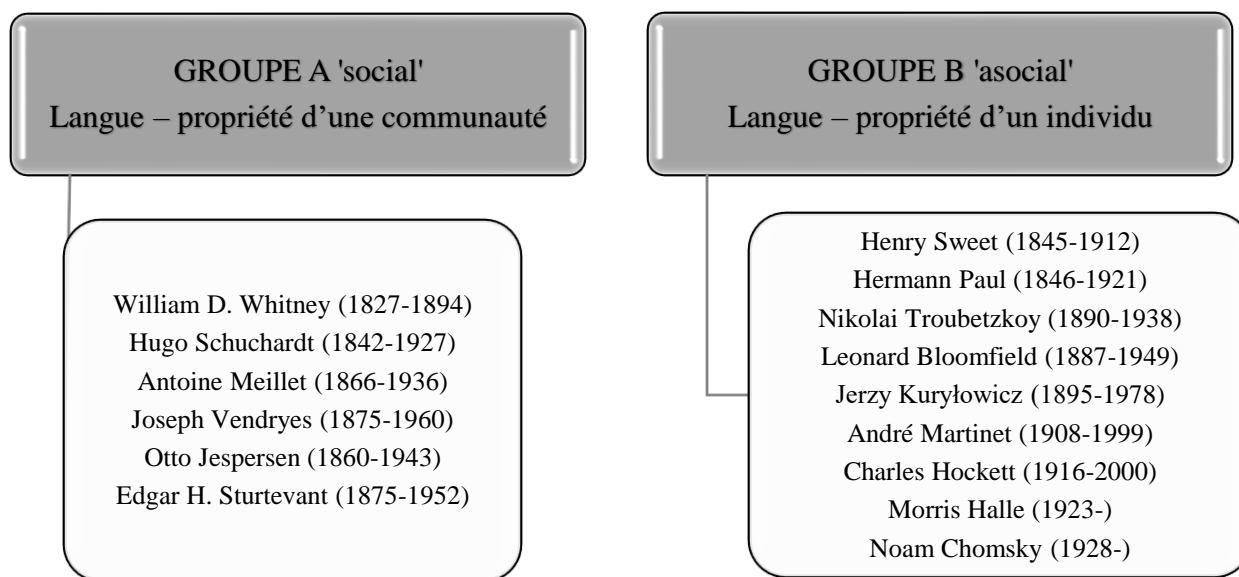


Tableau 2. Répartition des linguistes selon leur conception de la langue d'après Labov (1972).

Cette répartition entraîne une contradiction logique par rapport à l'hypothèse de départ, estime Labov : tous les linguistes admettent le caractère social de la langue, mais parmi ces linguistes il y en a qui traitent la langue comme asociale. Au lieu d'illustrer cette division par un examen de la position des uns et des autres (une étude détaillée de cette division révélerait sans doute des différences intéressantes), nous privilégierons ici la voix des auteurs qui non seulement ont balisé le devenir de cette interrogation du côté de la linguistique, mais semé aussi les germes d'incompréhensions futures. Pour rendre justice à Saussure face à la critique de Labov et pour comprendre le devenir du fait social par son passé, nous remonterons aux sources philologiques et historiques du contexte de production du CLG. William Dwight Whitney (1827-1894) et Hermann Paul (1846-1921) seront ainsi les porte-paroles de leur groupes respectifs pour éclairer la nature du paradoxe de Saussure, car tout en restant quelque peu dans l'ombre de Saussure aux yeux de la postérité, ces deux linguistes ont eu une influence décisive sur sa pensée (voir Koerner 1972, Normand et *al.* 1978). Ces sources mettent en évidence le fait que le paradoxe saussurien est le résultat de la tension qui s'installe d'emblée, d'une part, entre individu et collectivité, et d'autre part, entre fait empirique et abstraction rationnelle. C'est bien une interrogation de l'époque, notamment celle de la sociologie, si ce n'est celle de toutes les nouvelles disciplines universitaires, qui en dernière analyse remonte au débat philosophique entre un nominaliste et un essentialiste au sujet de l'existence des catégories universelles. Cela nous amènera à rappeler le fondement sociologique dudit paradoxe saussurien que la sociolinguistique moderne a négligé (quand elle ne l'a pas ignoré).

### 3.1. Propriété d'une communauté

Le groupe A, qualifié de *social* par Labov, est composé de linguistes qui ont consacré leur carrière principalement à l'étude de l'histoire des langues et au changement linguistique, traînant également avec eux le poids des anciennes conceptions naturalistes de la linguistique historico-comparative. Le point commun entre les membres de ce groupe, c'est qu'ils pensent la langue comme un bien public, et non pas comme un objet naturel, mais dans le même temps, ils soulignent que la langue ne saurait être rapprochée d'un bien privé car, dans la matière linguistique, les individus n'ont de raison d'être

qu'en tant que membres d'une communauté. L'usage de la la langue tisse un lien social fort entre les individus et raffermis leur sentiment d'appartenance à la communauté.

William Dwight Whitney, aîné de cette série de linguistes, défend la nature essentiellement sociale de la langue par rapport aux conceptions naturalistes de son époque. Insistant sur le caractère intersubjectif du langage<sup>10</sup>, il se focalise sur l'explication du lien qu'un individu entretient avec la communauté. Il tient à souligner que nous ne menons pas une existence solitaire sans rapport avec autrui, au contraire, nous sommes conditionnés par ce que nous avons en commun avec les autres – la langue étant considérée comme le facteur d'unification le plus important et le meilleur garant de la cohésion sociale :

Speech is not a personal possession, but a social ; it belongs, not to the individual, but to the member of society. No item of existing language is the work of an individual ; for what we may severally choose to say is not language until it be accepted and employed by our fellows. The whole development of speech, though initiated by the acts of individuals, is wrought out by the community. [...] Mutual intelligibility [...] is the only quality which makes the unity of a spoken tongue ; the necessity of mutual intelligibility is the only force which keeps it one ; and the desire of mutual intelligibility is the impulse which called out speech. Man speaks, then, not in order to think, but in order to impart his thought. His social needs, his social instincts, force him to expression. A solitary man would never frame a language. (Whitney 1867 : 404)

Cet extrait déterminant de *Language and the study of language* (1867) rappelle l'argumentation ultérieure de Wittgenstein contre la possibilité de l'existence d'un langage privé (1953 : § 253-275). Le soubassement de nos connaissances linguistiques est intersubjectif dans le sens où c'est seulement sur autrui que nous pouvons vérifier l'exactitude de nos productions spatio-temporelles (voir Itkonen 2008 : § 2). Un individu peut se décider à utiliser telle expression pour tel phénomène, sans que les autres en soient conscients, mais sans appui de la communauté, son usage sera voué à l'échec.<sup>11</sup> Un produit créé par un seul individu ne pourrait même pas être appelé langue, souligne Whitney, car, pour être considéré comme tel, il doit être reçu et employé par d'autres. De ce fait, même s'il a pour origine un usage individuel, le changement linguistique n'en est pas moins intersubjectif. Nos créations individuelles, quelque mineures qu'elles soient, ne sauraient donc relever de la langue avant d'être acceptées et intégrées dans la sphère de la communauté. Historiquement parlant, l'existence de la langue humaine à son origine s'explique aussi par le social. Le besoin de l'homme de se faire comprendre et de comprendre constitue le véritable sens d'un instinct linguistique. « C'est le désir de la communication [...] qui change l'instinct en intention », écrit Whitney dans *The life and growth of language* (1875 : 234). Cet instinct social a poussé l'individu à extérioriser son intériorité, l'intelligibilité mutuelle étant depuis le gage de la conservation uniforme de la langue et de son développement successif. Whitney revient constamment sur le besoin de communication comme la « force déterminante » de l'existence d'une langue peu ou prou stable d'un individu à l'autre au sein de la communauté :

---

<sup>10</sup> Pour une réhabilitation moderne de l'intersubjectivité dans le cadre des études cognitives, voir Zlatev et al. (2008).

<sup>11</sup> À titre d'exemple, nous citons le cas d'une enfant de sept ans qui s'est mise à utiliser le verbe 'harceler' dans le sens privé de 'devoir se plier à la volonté de quelqu'un (de ses parents)'. Elle avait appris ce mot à l'école où on avait parlé de bizutage et interdit toute forme de harcèlement. Dans des situations de désobéissance, elle a accusé ses parents de la 'harceler', alors que les parents ont cherché à lui expliquer le sens de ce verbe ; son usage privé aurait pu causer de la malentendus en dehors du cadre familial, et avoir des conséquences plus graves. Dans ces circonstances, les interlocuteurs n'ont même pas besoin de se mettre d'accord sur le sens de ce terme au cours d'une interaction, comme le prétendent certains linguistes interactionnistes, parce que le sens correct est 'déjà là'. C'est à l'individu de s'approprier l'usage correct, déterminé par la communauté.

C'est la nécessité de conserver ce moyen qui met frein au changement des dialectes, et c'est elle que, sciemment ou non sciemment, chacun reconnaît pour règle. On parle autant que possible pour être compris et l'on ne se sert point de mots et de phrases qui ne seraient intelligibles que pour soi-même (Whitney 1877 [1875] : 236)

Le social dans la matière linguistique doit donc être bâti sur la connaissance commune des normes sociales, supposant ainsi un rapport d'équivalence entre le sujet parlant et le sujet écoutant (voir Itkonen 2008 : 288) :

Un locuteur A et son interlocuteur B connaissent mutuellement une proposition  $p$  si et seulement si

A sait que  $x$   
A sait que B sait que  $x$   
A sait que B sait que A sait que  $x$

$x$  = norme sociale

Par le fait d'être sociale, entendu dans le sens de la connaissance commune des normes, la langue se rapproche des institutions, selon Whitney. Comme toute institution, la langue est fondée sur un ensemble de pratiques et de règles communes à des personnes qui, grâce à ces mêmes pratiques et règles, constituent effectivement une communauté. Les normes sociales sont grosso modo de deux types : d'un côté, il y a les normes sociales qui sont identifiables avec les lois prescriptives codifiées et sur lesquelles les systèmes institutionnels sont habituellement fondés, et de l'autre, il y a les normes sociales tacites, non codifiées et non écrites, implicitement partagées par une communauté et dont les membres se reconnaissent au cours de l'action effective. En tant qu'institution de ce dernier type, indépendamment de ses descriptions métalinguistiques, la langue possède le pouvoir de canaliser le comportement linguistique des membres de la communauté, bénéficiant dans le même temps aussi de soins de la part d'individus qui, par un accord implicite, ressentent une responsabilité mutuelle à son égard. Et, comme toute institution, elle est marquée d'historicité, et partant, susceptible de variation dans le temps et dans l'espace, cette variation étant conduite sous l'impulsion d'une volonté humaine :

Language is, in fact, an institution – the word may seem an awkward one, but we can find none better or more truly descriptive – the work of those whose wants it subserves ; it is in their sole keeping and control ; it has been by them adapted to their circumstances and wants, and is still everywhere undergoing at their hands such adaptation ; every separate item of which it is composed is [...] the product of a series of changes, effected by the will and consent of men, working themselves out under historical conditions, and conditions of man's nature, and by the impulse of motives, which are, in the main, distinctly traceable [...]. (Whitney 1867 : 48)

L'intervention de la volonté dans la matière linguistique est une allusion directe de la part de Whitney à l'idée de Schleicher selon laquelle la langue est un organisme naturel déterminé par des lois en dehors de toute volonté humaine (Schleicher 1980 [1863] : 61). Tout en reniant l'idée de Schleicher quant à l'appartenance de la linguistique aux sciences naturelles, beaucoup de linguistes qui succèdent à Whitney mettent en avant les actes de l'homme qui semblent être dirigés par une rationalité (plus ou moins) consciente. Perturbés par la notion de volonté, qui, de prime abord, est sentie comme une propriété consciente de l'individu, les linguistes doivent résoudre son caractère doublement

problématique, à la fois social et inconscient. Par exemple, Michel Bréal préfère les paraphrases (*volonté obscure, intelligence cachée* ou *intention à demi consciente*), car « entre les actes d'une volonté consciente, réfléchie, et le pur phénomène instinctif, il y a une distance qui laisse place à bien des états intermédiaires » (Bréal 1897 : 6). Saussure, lui aussi, se pose la question de savoir quelle est la part de la volonté dans les faits linguistiques :

Les faits linguistiques peuvent-ils passer pour être le résultat d'actes de volonté ? [...] La science du langage, actuelle, y répond affirmativement. Seulement il faut ajouter aussitôt qu'il y a beaucoup de degrés connus [...] dans la volonté consciente ou inconsciente. (ELG 2002 : 150)

Par cette interrogation concernant le degré de conscience de la volonté, des intentions et des buts de l'homme dans la matière linguistique, la langue est non seulement sociale, mais aussi un phénomène de l'esprit relevant de la psychologie individuelle (voir § 3.2.).

Albert Sechehaye (1870-1946), l'un des éditeurs du *Cours de linguistique générale*, a tenu à souligner l'importance décisive de Whitney dans le parcours intellectuel de Saussure :

Tout son effort porte désormais sur cette tâche unique : corriger, compléter, transformer Whitney, tout en restant sur le principe très simple et très évident qu'il avait posé avec tant de force et de bon sens. (Sechehaye 1917, cité d'après Normand et al. 1978 : 186).

L'originalité de Whitney était, selon Saussure lui-même, qu'il avait su dégager de la grammaire comparée « une vue supérieure et générale » et, posant que le langage était une institution humaine, il avait « changé l'axe de la linguistique » (ELG 2002 : 213, 211). Toutefois, si la conception de la langue comme institution sociale se rapproche bien de la vérité, insiste Saussure, dans l'absence de lien naturel entre des choses, la langue est plutôt une institution *sui generis* qui résiste aux comparaisons trop poussées avec les autres institutions, excepté l'écriture (CLG / E (I), I R 2202 ; ELG 2002 : 211).

En raison de l'intervention de la valeur – concept économique – l'institution de la monnaie unique parmi toutes les institutions possibles se rapproche le mieux du vrai caractère de la langue, parce qu'elle permet de regrouper le fait sémiologique et le fait social, les qualités du signe linguistique et le caractère intersubjectif du langage. Tout à fait récurrente à travers l'histoire depuis la philosophie grecque et la tradition grammaticale romaine<sup>12</sup> jusqu'à Auguste Comte ou Pierre Bourdieu, cette analogie consiste à opposer une unité monétaire forgée à titre privé à une unité monétaire consacrée afin de faire valoir en quoi consiste la langue (voir Blank 1998 : 210-211). Ainsi, par exemple, Sextus Empiricus a posé qu'afin de se débrouiller sur le marché économique d'une ville, chacun doit y utiliser l'unité monétaire locale, tout comme un locuteur doit employer une langue commune sur le marché linguistique commun ; si, en revanche, il arrivait à quelqu'un de frapper sa propre monnaie et de l'utiliser sur le marché commun, il serait aussi insensé que celui qui utiliserait un langage propre au sein d'une communauté qui possède une norme linguistique partagée (*Adv. gramm.* 178). C'est seulement à condition d'être fondée sur un consensus commun et, de ce fait, connue des usagers, que la valeur de l'argent est échangeable avec une chose dissimilaire, qualitativement différente (une pièce de cinq francs peut être échangée contre une quantité fixe de pain), ou bien, avec des choses similaires, quantitativement comparables (une pièce de cinq francs peut être échangée contre cinq pièces de un franc) (CLG / E (I), 259, D 1869 ; N 1864).

---

<sup>12</sup> Voir aussi *Institutio oratoria* (I.6.3) de Quintilien : « Consuetudo vero certissima loquendi magistra, utendumque plane sermone, ut nummo, cui publica forma est ». « L'usage est le plus sûr guide de la parole et de ce fait nous devrions traiter le langage comme une monnaie, frappée du sceau de la puissance publique ».

Saussure s'aligne donc de façon authentique sur cette tradition qui prend la défense du fait social. Selon lui, l'élément fondamental de tout système sémiologique qui s'organise autour de la notion de valeur est ainsi son caractère social, ce qui exclut absolument l'existence d'un langage privé :

Élément tacite, créant tout le reste ; que la langue court entre les hommes, qu'elle est *sociale*. Si je fais abstraction de cette condition, si je m'amuse par exemple à écrire une langue dans mon cabinet, rien de ce que je vais dire sur « la langue » ne sera vrai, ou ne sera nécessairement vrai. (ELG 2002 : 94)

Encore qu'une création par un individu profite du système de valeurs relatives, différentielles et négatives, cela n'empêche qu'un individu est tributaire de la communauté environnante : « Dans l'état de conscience on pourrait supposer l'initiative de quelques-uns, mais elle est aussitôt enrayée par le fait qu'ils se rendent inintelligibles » (ELG 2002 : 179). Cela dit, un individu doit se plier aux normes linguistiques de son entourage, et c'est dans ce sens, selon les membres du groupe A, que l'on doit considérer la langue comme une propriété sociale de la communauté.

### 3.2. *Propriété d'un individu*

Le groupe B, marqué d'emblée par une hétérogénéité des courants représentés par ses membres (phonétiste, néogrammairien, structuraliste, béhavioriste, fonctionnaliste, générativiste), est caractérisé par Labov comme *asocial* en ce qu'il accorde une place primordiale à l'individu. Certains de ses adhérents vont jusqu'à prétendre qu'il y a autant de langues qu'il y a de locuteurs, d'autres pensent qu'afin de pouvoir communiquer, les individus entretiennent des rapports identiques les uns avec les autres, émanant en dernier lieu d'une uniformité constitutive de leur esprit, à base biologique. Mettant en avant la psychologie individuelle, ces linguistes ont tendance à classer la linguistique comme relevant de la psychologie, avec l'objectif de pénétrer les mécanismes cognitifs qui se dissimulent derrière les manifestations et comportements spatio-temporels observables.

Ainsi Hermann Paul (1846-1921), collègue aîné de Saussure et épistémologue majeur des néogrammairiens, pose dans son *Prinzipien der Sprachgeschichte* (1880)<sup>13</sup> que la langue ne peut être comprise ni expliquée à moins d'avoir recours à la psychologie, l'activité linguistique d'un individu étant le seul objet qui, en dernier lieu, possède une réalité scientifique authentique. Paul retient du naturalisme de son époque l'idée nominaliste que dans la réalité il n'existe que des individus, et que toute catégorisation dérive de la conceptualisation humaine, processus psychologique en tant que tel :

Le grand bouleversement que la zoologie a subi ces derniers temps repose en grande partie sur la connaissance qu'il n'y a rien de réel que les individus, que les espèces, les genres, les classes ne sont que des résumés et des distinctions de l'esprit humain. Nous devons en fait distinguer autant de langues qu'il y a d'individus. Si nous regroupons les langues d'un certain nombre d'individus dans un groupe et excluons celles d'autres individus de ce groupe, nous ignorons toujours certaines différences tout en valorisant les autres. [...] En réalité, autant de dialectes sont parlés à tout moment au sein d'une communauté populaire qu'il y a d'individus parlant des dialectes, dont chacun a un développement historique et est en constante évolution.<sup>14</sup>

---

<sup>13</sup> Nous utilisons parallèlement la deuxième édition (1886) et la traduction anglaise (1890) des *Prinzipien der Sprachgeschichte*.

<sup>14</sup> Der grosse umschwung, welchen die zoologie in der neuesten zeit durchgemacht hat, beruht zum guten theile auf der erkenntniss, dass nichts reale existenz hat als die einzelnen individuen, dass die arten, gattungen, klassen nichts sind als zusammenfassungen und sonderungen des menschlichen verstandes [...]. Wir müssen eigentlich so viele sprachen unterscheiden als es individuen gibt. Wenn wir die sprachen einer bestimmten anzahl von individuen zu einer gruppe zusammenfassen und die anderer individuen dieser gruppe gegenüber ausschliessen, so abstrahieren wir dabei immer von

Le rôle de l'individu est capital pour comprendre la véritable vie du langage car, entre les abstractions, toute description grammaticale en étant une, il n'y a pas de connexion causale. Le processus d'abstraction de la grammaire descriptive, qui consiste à favoriser certains individus au détriment d'autres, enregistre bien les formes grammaticales et les conditions d'usage à une date donnée, mais omet les différences individuelles (Paul 1890 [1880] : 29). Le rapport de cause à effet n'existe qu'entre les objets et faits réels, individus inclus (Paul 1890 [1880] : 2).<sup>15</sup> De ce fait, il n'y a pas non plus d'influence directe entre deux esprits ; l'influence d'un locuteur sur un autre passe par la voie externe des occurrences linguistiques spatio-temporelles qui, à leur tour, laissent une trace indélébile sur les esprits individuels et sont susceptibles de modifier constamment ce qui y préexiste (Paul 1890 [1880] : 4, 6, 7). Paul s'appuie sur la théorie de l'association des idées, courant dominant de la psychologie scientifique à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (Vallini 1972 : 40). Selon cette théorie, toute la matière linguistique qui entre dans l'inconscient s'organise en groupes, fondés sur les principes d'association et d'analogie, ces groupes étant ensuite à la base de toute activité linguistique effective (Paul 1890 [1880] : 4-5). Toutes les idées – qu'il s'agisse de formes ou de fonctions similaires de différentes catégories grammaticales<sup>16</sup>, de sens des mots ou de relations syntaxiques – se situent dans l'inconscient par groupes après avoir d'abord été introduites dans la conscience sous forme d'occurrences spatio-temporelles qui permettent au processus psychologique de regroupement d'avoir lieu (Paul 1890 [1880] : 4-5).

En dénonçant les biais de l'abstraction, Paul estime qu'une description réaliste et adéquate d'une langue demanderait une observation et une comparaison attentive de chaque individu dans une communauté donnée (Paul 1890 [1880] : 8). Le véritable objet de la linguistique dans l'état idéal de la science serait donc toute la matière linguistique, c'est-à-dire l'ensemble des manifestations de l'activité linguistique produites par les individus dans leur rapport mutuel les uns avec les autres – et ceci dans l'ambition d'appréhender comment les groupes associatifs s'organisent dans l'esprit de chaque individu. Pour Paul, l'esprit est une boîte noire qui, en dernier lieu, reste impénétrable en tant que tel (Paul 1890 : 3) :

Même dans les cas les plus favorables, l'observation d'un organisme de langage est en butte aux plus grandes difficultés. En aucun cas, il ne peut être observé directement. C'est quelque chose d'inconscient reposant dans l'esprit. Il est reconnaissable par ses effets seulement, par les actes uniques de l'activité linguistique.<sup>17</sup>

Dans l'impossibilité d'embrasser la somme des produits spatio-temporels de tous les sujets parlants, le linguiste doit se cantonner à décrire l'activité linguistique d'un échantillon d'individus, d'un seul individu, voire procéder à une auto-observation systématique de sa propre langue maternelle. Or, si la langue d'un individu se trouve dans un état d'instabilité permanente due à la fluctuation des groupes associatifs, comment peut-on justifier que la langue d'un seul soit acceptée comme une base scientifique valable ? À ceci, Paul (1890 [1880] : xxxix) tient à répondre que tout ce nous nous pensons

---

gewissen verschiedenheiten, während wir auf andere wert legen. [...] In wirklichkeit werden in jedem augenblicke innerhalb einer volksgemeinschaft so viele dialecte geredet als redende individuen vorhanden sind, und zwar dialecte, von denen jeder einzelne eine geschichtliche entwicklung hat und in stätiger veränderung begriffen ist. (Paul 1886 [1880] : 35-36)

<sup>15</sup> Voir la distinction de Esa Itkonen entre la linguistique autonome et la linguistique causale (Itkonen 1978, 1983).

<sup>16</sup> Il faut garder à l'esprit que, pour Paul, les catégories grammaticales découlent d'un processus conscient d'abstraction de la part d'un linguiste, mais faute de mieux, ce terme métalinguistique traduit le processus d'association similaire d'un élément formel à un élément fonctionnel que le sujet parlant réalise inconsciemment et le linguiste consciemment en employant les termes techniques du métier.

<sup>17</sup> Der beobachtung eines sprachorganismus stellen sich auch im günstigsten falle die grössten schwierigkeiten in den weg. Direct ist er überhaupt nicht zu beobachten. Denn er ist ja etwas unbewusst in der seele ruhendes. Er ist immer nur zu erkennen an seinen wirkungen, den einzelnen acten der sprechtätigkeit. (Paul 1886 : 27)



savoir sur la pensée des autres, nous le tirons de la nôtre. Nous présupposons que les autres individus se trouvent dans le même rapport vis-à-vis du monde extérieur que nous-mêmes, que les mêmes causes physiques produisent les mêmes effets sur l'esprit de chaque individu et que les idées sont organisées d'une manière identique dans chaque esprit individuel (Paul 1890 [1880] : xxxix).

Le côté psychique de l'activité linguistique, comme toutes les choses psychiques, ne peut être reconnu directement que par l'auto-observation. Toute observation d'autres individus ne nous donne d'abord que des faits physiques. Cela ne peut être ramené au psychique qu'à l'aide de conclusions analogiques sur la base de ce que nous avons observé dans notre propre esprit. Une auto-observation exacte toujours renouvelée, une analyse attentive de notre propre sens de la langue sont donc indispensables pour la formation des linguistes.<sup>18</sup>

Malgré son attitude nominaliste, Paul comprend bien que la description des langues individuelles serait tout aussi impossible dans la pratique qu'inopérante dans la théorie. De l'histoire naturelle il emprunte l'idée que tout individu porte les caractéristiques de son espèce, mais que tout individu diffère un peu de son voisin. En comparant les langues individuelles, on obtient donc une sorte de *moyenne* qui traduit l'usage collectif de la langue dans ses grandes lignes, mais à la marge des cas clairs il y a toujours de la variation qui s'oppose à l'usage confirmé. Cela signifie que les manifestations spatio-temporelles n'obéissent pas toujours à la moyenne établie de l'usage. Les déviations évoquent l'existence de normes parallèles (susceptibles de conduire au changement linguistique), sinon indiquent que l'observation n'a pas été assez exacte :

Nous sommes souvent limités à l'observation de quelques individus, même d'un seul individu, et nous ne sommes que partiellement capables de reconnaître l'organisme linguistique de ces quelques individus. De la comparaison des organismes linguistiques individuels, on peut obtenir une certaine moyenne, qui détermine ce qui est normal dans la langue, dans l'usage linguistique. Bien sûr, plus on peut observer d'individus et plus l'observation de chacun est complète, plus cette moyenne peut être sûre. Plus l'observation est incomplète, plus ce qui est la part des particularités individuelles et ce qui est commun à tous ou à presque tous reste douteux. L'usage, dans le cadre duquel les aspirations du grammairien sont presque exclusivement dirigées, ne domine toujours que dans une certaine mesure le langage de l'individu : il en reste toujours beaucoup qui ne sont pas déterminés par l'usage, et le contredisent même directement.<sup>19</sup>

Paul réconciliait les points de vue mutuellement exclusifs, l'un social et l'autre individuel, en analysant l'influence de l'usage linguistique environnant et de la compréhension réciproque sur le comportement linguistique d'un individu. L'individu reçoit de la communauté le cadre et la direction de son évolution

---

<sup>18</sup> Die psychische seite der sprechtätigkeit ist wie alles psychische überhaupt unmittelbar nur durch selbstbeobachtung zu erkennen. Alle beobachtung an anderen individuen gibt uns zunächst nur physische tatsachen. Diese auf psychische zurückzuführen gelingt nur mit hülfe von analogieschlüssen auf grundlage dessen, was wir an der eigenen seele beobachtet haben. Immer von neuem angestellte exacte selbstbeobachtung, sorgfältige analyse des eigenen sprachgefühls ist daher unentbehrlich für die schulung der sprachforschers. (Paul 1886 [1880] : 28)

<sup>19</sup> Wir sind häufig auf die beobachtung einiger wenigen individuen, ja eines einzelnen beschränkt und vermögen auch den sprachorganismus dieser wenigen oder dieses einzelnen nur partiell zu erkennen. Aus der vergleichung der einzelnen sprachorganismen lässt sich ein gewisser durchschnitt gewinnen, wonach das eigentlich normale in der sprache, der sprachusus bestimmt wird. Dieser durchschnitt kann natürlich um so sicherer festgestellt werden, je mehr individuen und je vollständiger jedes einzelne beobachtet werden kann. Je unvollständiger die beobachtung ist, um so mehr zweifel bleiben zurück, was individuelle eigentümlichkeit und was allen oder den meisten gemein ist. Immer beherrscht der usus, auf dessen darstellung die bestrebungen des grammatikers fast allein gerichtet zu sein pflegen, die sprache der einzelnen nur bis zu einem gewissen grade, daneben steht immer vieles, was nicht durch den usus bestimmt ist, ja ihm direct widerspricht. (Paul 1886 [1880] : 26-27).

mentale, mais chaque esprit doit commencer la re-création à partir de zéro. La langue ne prend sa signification qu'au sein de la communauté, car tout ce qu'un individu apprend, il l'apprend en prenant exemple sur les autres individus, sur la société dans laquelle il évolue (Paul 1890 [1880] : xxx). Les phénomènes linguistiques spatio-temporels laissent bien une trace indélébile dans l'organisme psychique d'un individu, mais l'extériorisation de ces traces doit être comprise par d'autres individus, ce qui constitue un argument en faveur d'une intériorisation et d'une reproduction socialement partagées (Paul 1890 [1880] : 177). Il en va de même du changement linguistique : étant donné le caractère social du signe linguistique, un mot nouveau doit être compris par d'autres individus et reproduit par eux (Paul 1890 [1880] : 177).

De par ce lien intime entre le psychique et le social, l'individu constitue la base viable d'une étude linguistique, que l'on s'occupe de la représentation sociale de la langue chez un individu ou bien des mécanismes de la réception et de la coordination par l'intermédiaire desquels les phénomènes linguistiques se manifestent et s'organisent dans le psychique. Si par l'intermédiaire de l'introspection et de l'intuition il est possible d'appréhender le social, il est tout à fait justifié d'étendre le « paradoxe saussurien » également à Hermann Paul, comme l'a fait observer Konrad Koerner (1972) dès la parution de *Sociolinguistic Patterns* de William Labov.

Dans ces circonstances, la critique de Saussure à l'égard de Hermann Paul et de la linguistique allemande de l'époque s'avère quelque peu infondée. Saussure reprochait à la linguistique allemande de ne pas avoir eu la velléité de s'élever au degré d'abstraction qui est nécessaire pour montrer au linguiste, d'une part, ce qu'il fait, et d'autre part, en quoi ce qu'il fait a une légitimité et une raison d'être dans l'ensemble des sciences (CLG / E (I), 52 N 10) ; et c'est pour cela qu'il fallait réfuter tout ce que Paul et les modernes ont écrit sur la linguistique statique (SM : 29). Il est tout à fait vrai que les néogrammairiens et les dialectologues qui leur étaient proches accumulaient des données empiriques dont ils déduisaient des généralités sans pour autant être à même de formuler de véritables théories (Koerner 1972 : 277). Or, les cinq éditions remaniées de *Prinzipien der Sprachgeschichte* qui sont parues du vivant de Hermann Paul témoignent suffisamment qu'il tenait les interrogations théoriques à cœur. En dépit de son « psychologisme désespéré » (Antal 1985 : 128) (qui explique sa place dans le groupe B), ou de la réticence à l'égard des abstractions dont la postérité l'a accusé, Paul était habité par le même objectif que Saussure – montrer en quoi la langue est autre chose que l'idiolecte d'un individu (si c'est le cas), ou les occurrences spatio-temporelles produites par ce dernier, et comment le social s'intègre dans le psychologique et vice versa. Par rapport à Paul, dont la pensée était plus fortement ancrée dans une épistémologie de l'époque qui s'opposait aux abstractions<sup>20</sup>, Saussure a voulu réhabiliter l'abstraction dans la matière linguistique en l'associant à l'ontologie sociale des sociologues, et qui, en dernière analyse, pouvait également obtenir la consécration des sujets parlants eux-mêmes.

Quant aux autres membres du groupe B, il faudrait examiner en détail si leurs travaux sont caractérisés par ces mêmes ambiguïtés entre le social et l'asocial et comment ils répondent à cette interrogation dans leur contexte de production.

### 3.3. Les origines sociologiques du paradoxe de Saussure

L'absence de Saussure dans la classification de Labov est symptomatique. Lecteur du *Cours de linguistique générale*, Labov s'en est pris à ses obscurités et incohérences internes concernant le rapport entre le social et l'individuel. En omettant toute discussion de l'influence irréfutable de la pensée de Whitney et de Paul sur Saussure, il fait montre d'un certain manque de compréhension historique, intentionnel, peut-être, dans le cas de Saussure. Reconsidérant le *fait social* de Saussure,

---

<sup>20</sup> Voir le commentaire de Tullio De Mauro (CLG / D : 426, N. 70).

Labov dénonce, effectivement, l'absence du social dans une science censée « étudier[r] la vie des signes au sein de la vie sociale » (CLG / D : 33). Malgré les apparences, selon lui, la tradition saussurienne « n'a rien à voir avec la vie sociale » car, au lieu d'expliquer les faits linguistiques par des facteurs externes, les linguistes examinent la connaissance linguistique de quelques rares informateurs, quand ils ne s'appuient pas sur les leurs (Labov 1972 : 185).<sup>21</sup> La place de Saussure est donc à cheval entre les deux groupes, et dès lors, estime Labov, il est tout à fait justifié de parler d'un *paradoxe saussurien* :

Saussure argues that *langue* is a social fact, knowledge possessed by practically every member of the speech community. It follows that one can find out about *langue* by questioning any one or two speakers of the language – even oneself. On the other hand, *parole* reveals individual differences among speakers that can be examined only in the field, by a kind of sociological survey. Thus the social aspect of language can be studied in the privacy of one's own office, while the individual aspect would require social research in the heart of the speech community. (Labov 1972 : 267)

Selon Labov, il n'est donc pas tenable pour les linguistes d'affirmer à la fois que la langue est sociale et de considérer qu'il est possible de l'appréhender par le biais de l'intuition individuelle, pendant que l'aspect individuel, à l'inverse, ne sera saisi qu'à travers l'observation de l'usage de la langue dans son contexte social.

Quand on relit certains passages-clés du *Cours de linguistique générale*, on comprend bien le désarroi de Labov :

[La langue] est la partie sociale du langage, extérieure à l'individu, qui à lui seul ne peut ni la créer ni la modifier ; elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres d'une communauté. (CLG / D : 31)

L'étude du langage comporte deux parties : l'une, essentielle, a pour objet la langue, qui est sociale dans son essence et indépendante de l'individu ; cette étude est uniquement psychique ; l'autre, secondaire, a pour objet la partie individuelle du langage, c'est-à-dire la parole y compris la phonation : elle est psycho-physique » (CLG / D : 37).

La philologie saussurienne connaît bien les hésitations de Saussure concernant les tensions entre l'individu et la communauté, l'espace-temps et l'abstraction. Saussure n'était pas prêt à donner d'emblée des réponses tranchées, d'autant moins qu'il a dû connaître, outre la pensée linguistique de son époque, les débats menés à ce sujet du côté de la sociologie contemporaine. Malgré l'absence de références directes, il semble en avoir amplement profité. À partir des éléments intertextuels il est possible de tirer la conclusion que Saussure était au courant des positions d'Emile Durkheim (1858-1917) et de Gabriel Tarde (1843-1904), que l'on peut considérer comme relevant respectivement du sociologisme et de l'individualisme méthodologique, pour utiliser des termes quelque peu anachroniques. Selon Doroszewski (1933 : 91), « [l]e rigorisme de la notion de « langue » est durkheimien, les concessions faites aux facteurs, « la parole » tiennent des idées de Tarde ». <sup>22</sup> Comme

---

<sup>21</sup> Très au fait des plus récentes sources manuscrites publiées, Christine Bierbach avec son *Sprache als « fait social »* (1978) est sans doute la première à avoir traité le fait social de Saussure aussi bien dans la perspective de la sociolinguistique de son époque que dans celle de l'histoire de la linguistique et de la sociologie.

<sup>22</sup> Pour la discussion, voir De Mauro (CLG / D : 382, 450 N. 165) ; Koerner (1972, 1973) et Joseph (2012 : 503, 508, 535, 724).

beaucoup de scientifiques de l'époque, Tarde adoptait la doctrine nominaliste selon laquelle seuls les individus sont réels, alors que les structures de la société ne sont que des projections idéalisées et abstraites des phénomènes spatio-temporels qui se produisent lors de l'interaction d'un individu avec un autre par voie d'imitation et de répétition (Tarde 1895 (1890) : 28 ; Joseph 2012 : 508). Il n'est donc pas prêt à accepter d'emblée les faits sociaux comme des entités autonomes [la langue incluse], mais considère que le comportement des individus constitue l'objet primordial de l'examen, et que c'est seulement à partir de leur comportement conjugué qu'une entité sociale peut surgir sous l'effet d'une contagion imitative. En revanche, Durkheim s'appuyait de son côté sur des explications holistiques qui partaient du principe qu'il existait des totalités transcendantes à ses parties. Par ce biais, s'exposant aux mêmes lois sociales, les individus sont susceptibles de produire les mêmes effets observables. Ces approches offrent donc des manières différentes d'analyser les phénomènes sociaux : soit comme l'effet émergent de comportements individuels (individualisme méthodologique), soit comme la résultante déterminée de forces sociales (sociologisme) (voir ex. Ansart 1990).

Si, dans le *Cours de linguistique générale*, on lit effectivement que la partie sociale est purement mentale, purement psychique, un examen philologique des manuscrits édités par Rudolf Engler permet de dégager le développement de la pensée du professeur genevois lui-même. Selon Engler (1986 : 12), avant la distinction définitive entre *langue* et *parole* dans son premier cours, Saussure qualifiait la *parole* de sociale et la *langue* d'individuelle, pour inverser ce rapport dans les cours II et III. Ce tâtonnement est tout à fait compréhensible étant donné que l'usage de la langue s'effectue dans la sphère sociale d'interaction, alors que le trésor de la langue se situe dans l'esprit de l'individu. Outre une allusion à Herman Paul, ce passage fait écho à Gabriel Tarde, qui estime de son côté que tout ce qui relève de la psychologie individuelle a d'abord été social (Joseph 2012 : 508), et dans ces circonstances, pour utiliser le lexique consacré de Saussure, la parole serait effectivement sociale et la langue psychologique. L'inversion est toutefois annoncée dès le premier cours :

Si tout ce qui se produit s'est créé à l'occasion de discours, c'est dire en même temps que c'est du côté social du langage [la *parole*] que tout se passe. D'autre part il suffira de prendre la somme des trésors de langue individuels pour avoir la *langue*. Tout ce que l'on considère en effet dans la sphère intérieure de l'individu est toujours social parce que rien n'y a pénétré qui ne soit d'abord consacré par l'usage de tous dans la sphère extérieure de la *parole* (Engler 1986 ; CLG / E (I), I R 2560).

Dans les manuscrits autographes non datés de 'nouveaux items', Saussure tient à souligner, en cherchant encore ses termes techniques, que cette démarche non seulement touche toute nouvelle innovation, mais est entièrement inconsciente : les innovations entrent dans le trésor de la langue et en sortent par la voie du discursif, sans que le sujet parlant le prémédite de quelconque façon :

Toutes les modifications, soit phonétiques, soit grammaticales (analogiques) se font exclusivement dans le discursif. Il n'y a aucun moment où le sujet soumette à une révision le trésor mental de la langue qu'il a en lui, et crée à tête reposée des formes nouvelles (par ex. calmement [ ] qu'il se propose, (promet) de « placer » dans son prochain discours. Toute innovation arrive par improvisation, en parlant, et pénètre de là soit dans le trésor intime de l'auditeur ou celui de l'orateur, mais se produit donc à propos du langage discursif. (ELG 2002 : 95)

La *parole* est donc le document extérieur de la langue (CLG / E (I), 236, III C 1714) ainsi que le lieu d'acquisition et de changement linguistique. Même si tous les linguistes de l'époque ayant travaillé sur le changement linguistique (et renoncé au naturalisme) ont pu l'observer – comme on l'a constaté au

sujet de Hermann Paul – il revient pourtant à un sociologue de dégager le mécanisme général opérant derrière ce processus qui s'applique à l'analyse de tous les phénomènes sociaux, la langue incluse. C'est donc Emile Durkheim qui a clairement exposé dans *Les règles de la méthode sociologique* (1895) la manière dont un individu s'approprie les normes sociales. Le mécanisme de l'apprentissage de tout fait social se déroule toujours selon le même modèle : un individu intériorise un fait empirique observable (qui lui est donc externe) ; ensuite, au cours de sa mise en pratique effective, il extériorise le résultat de cette intériorisation qui, en tant que telle, n'est pas ouverte à l'observation. Apprendre un fait social signifie donc qu'un individu apprend *a posteriori* par observation des phénomènes spatio-temporels à réaliser lui-même ce qui est conforme à l'usage et aux valeurs de la communauté, en bref, ce qui est correct et, par suite, il sait *a priori* ce qui est correct (Itkonen 1983 : 60). C'est pourquoi un fait social, tout en existant en dehors des consciences individuelles, exerce une contrainte sur les individus. Les individus subissent une coercition collective et sont à sa merci dans la mesure où toute infraction effective est suivie d'une sanction dont la sévérité est fonction du degré de structuration des faits sociaux. Les faits sociaux sont donc

doués d'une puissance impérative et coercitive en vertu de laquelle ils s'imposent à l'individu, qu'il le veuille ou non. Sans doute, quand je m'y conforme de mon plein gré, cette coercition ne se fait pas ou se fait peu sentir, étant inutile. Mais elle n'en est pas moins un caractère intrinsèque de ces faits, et la preuve, c'est qu'elle s'affirme dès que je tente de résister. (Durkheim (1999 [1895] : 4)

En conséquence, le fait social n'est saisi qu'à travers la réalité phénoménale des occurrences spatio-temporelles et, quand bien même le fait social n'est pas observable au même titre que les faits physiques et concrets, il faut faire comme si c'était le cas. Cela a permis à Durkheim de tenir le fait social à l'écart de ses manifestations individuelles et de considérer la réalité sociale comme une réalité *sui generis* qui ne peut être réduite à ses répercussions individuelles, d'où il s'ensuit qu'une « incarnation individuelle » d'un fait social n'est pas un fait social :

Quant à leurs manifestations privées, elles ont bien quelque chose de social, puisqu'elles reproduisent en partie un modèle collectif ; mais chacune d'elles dépend aussi, et pour une large part, de la constitution organico-psychique de l'individu, des circonstances particulières dans lesquelles il est placé. Elles ne sont donc pas des phénomènes proprement sociologiques. Elles tiennent à la fois aux deux règnes ; on pourrait les appeler socio-psychiques. Elles intéressent le sociologue sans constituer la matière immédiate de la sociologie. [...] Il est dans chaque partie parce qu'il est dans le tout, loin qu'il soit dans le tout parce qu'il est dans les parties. (Durkheim 1999 [1895] : 10)

À condition de s'en tenir à la lecture du *Cours de linguistique générale*, il est aisé de s'accorder avec la conclusion de Doroszewski au sujet du rapport de Saussure à l'égard de Durkheim :

On voit en somme que la « langue » de Saussure non seulement correspond exactement au « fait social » de Durkheim, mais encore que cette langue, mi-psychique et mi-sociale, extérieure à l'individu, exerçant une contrainte sur l'individu et existant dans la conscience collective du groupe social, était en quelque sorte modelée sur les « représentations collectives » de Durkheim. Au fond, « langue » et « fait social » ne font qu'un, celle-là n'étant qu'une manière de réplique, d'illustration de celui-ci. (Doroszewski 1933 : 87)

Il faudrait, cependant, reprendre en détail l'œuvre d'autres sociologues de l'époque (Gabriel Tarde, son disciple Gustave Le Bon (1841-1931), Hippolyte Taine (1828-1893, parmi les plus importants)

en vue de retracer leur influence éventuelle ou intertextuelle sur la pensée de Saussure, mais aussi en vue d'établir comment ils envisagent le rapport entre individu et collectivité, et ce d'autant plus que les renvois à la langue sont assez fréquents dans leurs travaux.<sup>23</sup>

Il est indéniable que l'organisation du *Cours de linguistique générale* par les éditeurs (qui en fin de compte ne s'oppose pas à l'esprit de Saussure) suit le même principe rationnel que Durkheim dans sa démarche scientifique. Il est ainsi tout d'abord nécessaire de procéder à une définition et une classification des espèces et des genres sociaux, la définition servant à isoler une catégorie scientifique de la multiplicité des phénomènes, et partant, à hypostasier cette même catégorie :

Toute investigation scientifique porte sur un groupe déterminé de phénomènes qui répondent à une même définition. La première démarche du sociologue doit donc être de définir les choses dont il traite, afin que l'on sache et qu'il sache bien de quoi il est question. [...] De plus, puisque c'est par cette définition initiale qu'est constitué l'objet même de la science, celui-ci sera une chose ou non, suivant la manière dont cette définition sera faite. (Durkheim 1999 [1895] : 34)

La langue fournissait ainsi le point de départ pour une étude linguistique – « la meilleure plateforme » – par rapport à laquelle le mouvement, le changement, la variation et l'innovation individuelle sont mesurés. L'échange verbal intersubjectif se localise, à son tour, dans le circuit de la parole, qui est le lieu de partage et de possibilité de tester la connaissance des normes linguistiques communes. Saussure a, en fin de compte, opté pour une ontologie sociale de la langue parmi toutes les possibilités qui lui ont été offertes. S'il n'existe pas strictement parlant de réalité homogène à travers toute la communauté, il faut faire comme si c'était le cas.<sup>24</sup>

### 3.4. *Le paradoxe en métaphores et formules*

Dans le contexte de la salle de cours, Saussure a cherché à illustrer le rapport entre l'individuel et le social par l'intermédiaire de métaphores (*institution, trésor, dépôt, somme, moyenne*) dont quelques-unes étaient récurrentes dans le réseau intellectuel contemporain de Saussure. Comme on l'a constaté plus haut, William D. Whitney a considéré la langue comme une *institution* au sein de laquelle les individus se regroupaient. Hermann Paul estimait qu'en comparant les formes individuelles de la langue, on obtenait une sorte de *moyenne*, une norme qui pouvait être acceptée par tous les membres d'une communauté (1890 [1880] : 9). À sa suite, Paul Passy (1859-1949) a appliqué cette définition au dialecte qui serait ainsi « une abstraction, quelque chose d'imaginaire, une moyenne de langage ; moyenne fictive que personne n'emploie exactement, mais dont chacun se rapproche instinctivement, en essayant, pour être compris, de se conformer autant que possible au parler des personnages de son entourage » (Passy 1891 : 11). Victor Henry (1850-1907), fort de la philosophie nominaliste, a

---

<sup>23</sup> Nous remercions Jean-Paul Bronckart de cette observation lors du colloque international *Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016. Le devenir* (Paris 15-17.6.2016).

<sup>24</sup> La philosophie de *als ob* de Kant, que recèle cette idée, perturbe l'ontologie sociale de la langue et entraîne un problème supplémentaire entre faits sociaux et faits construits (sur le constructivisme de Saussure, voir Amacker 1995) : « Rien n'est, du moins rien n'est absolument (dans le domaine linguistique). Aucun terme, en le supposant parfaitement juste, n'est applicable hors d'une sphère déterminée. La forme élémentaire du jugement : « ceci est cela » ouvre la porte aussitôt à mille contestations, parce qu'il faut dire au nom de quoi on distingue et délimite « ceci » ou « cela », aucun objet n'étant naturellement délimité ou donné, aucun objet n'étant avec évidence [...] Nous tendons perpétuellement à convertir par la pensée en substance les actions diverses que nécessite le langage. [...] Il n'y a aucun terme définissable et valable hors d'un point de vue précis, par suite de l'absence totale d'êtres linguistiques en soi. » (ELG 2002 : 81)

formulé dans la première de ses antinomies linguistiques que « le langage n'est qu'une somme imaginaire des entités multiples » (Henry 1896 : 4). Antoine Meillet, qui figure sur la liste des linguistes 'sociaux' de Labov, avançait à l'instar de Durkheim qu'une « langue existe indépendamment de chacun des individus qui la parlent, et, bien qu'elle n'ait aucune réalité en dehors de la somme de ces individus, elle est cependant, de par sa généralité, extérieure à chacun d'eux » (Meillet 1982 [1905-1906] : 230). Et enfin, Charles Bally (1865-1947), l'un des éditeurs du *Cours de linguistique générale* s'est demandé, à juste titre, « comment et dans quelle mesure le langage d'un individu diffère du langage de tout le groupe lorsqu'il est placé dans les mêmes conditions générales que les autres individus de ce groupe » (Bally 1909 : 18).

En raison de la multiplicité des métaphores que l'on y découvre, la première lecture de l'*Introduction* du CLG peut s'avérer perturbante, sans doute, pour un non-initié qui cherche à comprendre ce que Saussure entend par la langue en tant qu' « ensemble de conventions nécessaires adoptées par le corps social ». Ces métaphores véhiculent-elles différentes conceptions de la langue, ou bien, sont-elles employées alternativement comme synonymes tout simplement pour enjoliver le style ? D'une manière générale, les métaphores de Saussure ne sont jamais anodines ni superflues, car elles possèdent bien une valeur heuristique dans un contexte pédagogique : permettre aux étudiants de mieux appréhender la nature de la langue. En l'occurrence, Saussure reprend les métaphores arithmétiques d'autres linguistes de son époque pour réfléchir au rapport que les parties (langues individuelles) entretiennent avec le tout (langue collective). La langue est-ce une *somme* ou une *moyenne* des langues individuelles ? La lecture parallèle des manuscrits, notamment celle des notes de cours éditées par Engler, ne facilite pas forcément la tâche, mais fait ressortir des additions, des clarifications, des omissions, voire des malentendus. Parfois, les illustrations affichent un écart avec le texte : serait-ce dû au travail éditorial de l'organisation du texte ou bien lié au choix de simples conventions typographiques (qu'on n'est pas toujours en mesure de vérifier faute d'accès immédiat aux manuscrits originaux) ou encore faut-il y voir la trace d'une pensée qui se cherche à haute voix au fur à à mesure du déroulement des leçons ? Quant aux formules arithmétiques, à moins qu'il s'agisse d'une différence typographique aléatoire, il y a un écart entre les textes imprimés, entre le *Cours de linguistique générale* et l'édition d'Engler des cours manuscrits (vérifié ici sur la base des manuscrits du troisième cours d'Émile Constantin (Saussure 1993)). Le lecteur a à sa disposition deux choix : soit il peut ignorer ces différences, soit il peut laisser orienter son interprétation dans deux sens différents. Ce dernier cas de figure contribue à montrer combien pour Saussure il a été difficile de délimiter le rapport entre l'individuel et le social.

Selon l'illustration que l'on trouve dans le CLG publié, la langue serait une *somme*, signifiant un agrégat composé de langues individuelles ou un assemblage de données linguistiques hétérogènes. Dans cette acception, la langue serait une entité supra-individuelle (illustrée par le chiffre romain), la métaphore de la somme faisant valoir que nul locuteur individuel ne dispose d'un savoir linguistique aussi étendu que tous les locuteurs additionnés les uns aux autres.<sup>25</sup>

$$1+1+1+1 \dots = I$$

Figure 1. Somme (CLG / D : 38).

Cette formule est susceptible d'exprimer une relation dissymétrique d'appartenance entre objets et classe, dissymétrique par le fait que la totalité est plus que ses parties composantes. Elle sert donc à véhiculer l'idée que la langue individuelle est incluse dans la totalité de la langue collective, mais affiche, dans le même temps, entre les langues individuelles, des différences fortuites qui ne les empêchent pas pour autant d'être enfermées dans la même totalité.

<sup>25</sup> Cette idée se trouve aussi derrière la nécessité de construire des outils linguistiques (voir Auroux 1994).

Quelques pages plus haut dans le CLG, on trouve la définition de la langue comme une somme qui correspond à la définition des entités supra-individuelles dans la sociologie durkheimienne :

Si nous pouvions embrasser la somme des images verbales emmagasinées chez tous les individus, nous toucherions le lien social qui constitue la langue. C'est un trésor déposé par la pratique de la parole dans les sujets appartenant à une même communauté, un système grammatical existant virtuellement dans chaque cerveau, ou plus exactement dans les cerveaux d'un ensemble d'individus ; car la langue n'est complète dans aucun, elle n'existe parfaitement que dans la masse (CLG / D : 30).

Cette hypothèse de l'existence d'une entité supra-individuelle, on le sait, déterminera le devenir de la langue saussurienne dans le structuralisme européen au cœur duquel il y a l'idée d'un manque total de pertinence des occurrences spatio-temporelles et de l'activité linguistique du sujet parlant par rapport au véritable réel linguistique de la langue (voir Auroux 1996 : 320). C'est justement cette hypothèse qui orientera l'interprétation de Saussure par Labov.

Or, si on prend à la lettre les symboles utilisés (le chiffre romain), l'explication qui suit est en contradiction avec ladite formule, et par conséquent, le sens d'une métaphore est troublé par le sens d'une autre : « La langue existe dans la collectivité sous la forme d'une somme d'empreintes déposées dans chaque cerveau, à peu près comme un dictionnaire dont tous les exemplaires, identiques, seraient répartis entre les individus » (CLG / D : 38). Le contenu d'un dictionnaire est identique d'un exemplaire à l'autre, la somme des dictionnaires ne portant aucune valeur supplémentaire par rapport à n'importe laquelle de ses copies. Cette explication suggère qu'il s'agit d'un rapport d'équivalence d'une langue individuelle à l'autre, et de ce fait, il serait légitime de consulter n'importe quel individu pour accéder à la totalité de la langue. Par là même, la description de toutes les langues individuelles pour obtenir la somme – le rêve lointain de Hermann Paul – se montrerait superflue comme objet scientifique du linguiste. La formule que l'on trouve dans le troisième cours de l'édition d'Engler correspond plus exactement à la métaphore des exemplaires de dictionnaire qui souligne le rapport d'équivalence entre les langues individuelles :

$$1+1+1+1 \dots = 1$$

Figure 2. Équivalence / Moyenne (CLG / E (I), III C 354).

En revanche, selon cette dernière formule, la langue en tant que fait social pourrait aussi être considérée à l'exemple de Paul comme une *moyenne*, obtenue par la division de la somme des langues individuelles par leur nombre. Au lieu d'être une totalité transcendante à ces parties composantes, la moyenne constituerait un compromis de juste milieu, où les langues individuelles se croisent et se recourent.<sup>26</sup> « Le fait social, ce sera une certaine moyenne qui s'établira, qui ne sera sans doute complète chez aucun individu (CLG / E (I) III C 220-221) ». Comme une sorte de prototype, la moyenne fait abstraction de la fluctuation individuelle et supprime l'écart entre les extrémités, c'est-à-dire les différences individuelles liées aux contingences extralinguistiques (ou variables sociales pour utiliser un terme de la sociolinguistique variationniste).

Dans ce même cotexte des manuscrits, à cette formule est également associée l'idée – rappelant ainsi étroitement la sociologie de Tarde – de la langue comme un résultat émergent de concours d'actions

<sup>26</sup> On ne saurait confondre la moyenne avec la médiane qui est la valeur centrale, équidistante, de deux extrémités dans une série donnée. En supprimant les extrêmes excessifs, l'avantage de la médiane sur la moyenne est de donner le véritable juste milieu auquel la moyenne linguistique fait référence ici. Il convient de comparer les résultats lorsque l'on calcule la moyenne, ou bien, la médiane du salaire moyen d'une population – les écarts pouvant être très importants.



convergeantes, au lieu d'être « un phénomène initial » : « il faut la parole de milliers d'individus pour que s'établisse l'accord d'où la langue sortira » (CLG / E (I) III C 345). Une lecture tardienne est renforcée par le choix du terme 'foule' par Saussure dans ses cours – par rapport au terme 'collectivité' dans le CLG, moins connoté dans son sens ordinaire : « Foule réunie sur une place de marché ; de quelle manière la langue est-elle présente dans cette foule ? » (CLG / E (I) III C 352). En se posant cette question et en la posant à ses élèves dans ces termes, il se penche implicitement sur les ouvrages de référence de la sociologie tardienne, *Psychologie des foules* de Gustave Le Bon (1895) et *L'Opinion et la foule* (1901) de Gabriel Tarde lui-même.

Ces métaphores et formules transmettent différentes conceptions de la langue non seulement du point de vue heuristique, mais aussi du point de vue ontologique. Malgré le caractère unique de chaque individu, il y a une unicité supra-individuelle qui constitue soit une classe artificielle construite par un linguiste nominaliste, soit une collection d'individus qui se sentent appartenir au même ensemble par le critère bien précis de normes socialement partagées. Par ce fait même, ces métaphores et formules permettent de répondre différemment à la question méthodologique de Labov : savoir s'il est possible d'avoir accès à la langue par le biais d'un seul locuteur. Si entre les langues individuelles, il y a une équivalence complète (l'alternative la moins plausible eu égard à la réalité phénoménale), ce sera une évidence ; si la langue est une moyenne, ce pourra être le cas à condition que les écarts individuels ne soient pas excessifs (l'alternative la plus plausible si l'on s'en tient au critère de la compréhension mutuelle) ; si la langue est une somme de ses parties, on n'en aura qu'une image approximative (car « la langue n'est complète dans aucun, elle n'existe parfaitement que dans la masse » (CLG / E (I), D 240). Labov ne saurait être plus en accord avec Saussure quant à l'existence de la langue dans la masse seule, et c'est exactement pour cette même raison que la langue d'un seul ou l'intuition individuelle ne suffira pas pour donner accès à la langue, estime Labov. Dans ces circonstances, la confusion des postures dès les premières pages du CLG suffit à dérouter Labov.

#### **4. Connaissance de l'agent versus connaissance de l'observateur**

Pour Labov, l'intuition ne constitue pas une base fiable pour une étude scientifique de la réalité linguistique, parce qu'elle est, en effet, interne, subjective et fluctuante d'un locuteur à l'autre – qui plus est, les résultats obtenus par le biais de l'intuition ne sauraient être répliqués (Figuerola 1994 : 82). Tous les sujets parlants ont par principe le droit de pratiquer une auto-réflexion linguistique, de contempler leur propre manière d'utiliser le langage comme celle d'autrui, mais du point de vue scientifique le recours à l'intuition linguistique d'un sujet parlant présupposerait une uniformité et une stabilité de l'intuition d'un sujet à l'autre. Dans la réalité, on constate des différences individuelles considérables quant au savoir (épi)linguistique : il y a des individus qui sont plus sensibles aux différentes manières de dire dès leur jeune âge, il y en a qui s'adonnent plus facilement aux jeux de langue que les autres etc. (Määttä 1999 : 33), mais ces différences sont également nourries par le milieu dans lequel un individu évolue, et par conséquent, sont fonction de l'*input* que celui-ci a reçu durant son vécu. Saussure, lui, effleurant ce sujet, tient à noter qu'« un homme habitant le Cher peut passer sa vie sans se rendre compte que ce nom de son département ne diffère pas, en ses sons, du mot qu'il prononce dans *cher ami* » (ELG 2002 : 49). Par ailleurs, il convient de garder à l'esprit que le savoir linguistique d'un linguiste est plus exercé, ce qui rend son intuition peu fiable, estime Labov, et c'est pourquoi un linguiste ne pourra pas produire à la fois une théorie et des données sur la base de son propre langage (Labov 1972 : 199). Une quête de l'homogénéité sur la seule base des jugements intuitifs serait ainsi vouée à l'échec.

La validité de la connaissance de l'agent est mise en cause par la vision de la science que Labov s'était construite. Après ses études d'anglais et de philosophie à l'Université de Harvard et avant de se reconverter pour devenir un linguiste professionnel, Labov avait effectué un long passage dans l'industrie chimique pour se convaincre de la nécessité d'observer la langue dans son usage quotidien sous un aspect empirique, alors que l'idéologie de l'époque s'y opposait<sup>27</sup> :

A simple review of the literature might have convinced me that such empirical principles had no place in linguistics: there were many ideological barriers to the study of language in everyday life (Labov 1972 : xix).

Au lieu de suivre la tradition de la pensée linguistique selon laquelle les linguistes avaient tiré profit de leur propre intuition pour déterminer ce qui dans une langue était correct et ce qui ne l'était pas, sans pour autant suivre la voie de Noam Chomsky, qui fondait sa théorie sur un nombre limité d'exemples inventés par lui-même,<sup>28</sup> Labov s'était proposé d'appliquer à la linguistique des méthodes empruntées aux sciences naturelles – empiriques, expérimentales et statistiques. Afin de contourner « la contemplation que font les linguistes de leur propre idiolecte » (Labov 1972 : xix), il prônait le monisme méthodologique du positivisme, c'est-à-dire l'application des méthodes des sciences naturelles à la science linguistique. Sous l'angle positiviste, un scientifique était idéalement susceptible d'observer la réalité sans préjugé quelconque qui puisse entraver une observation neutre. La connaissance de l'agent perdrait ainsi de sa validité car « l'esprit humain peut observer tous les phénomènes, excepté les siens [étant donné que] l'individu pensant ne saurait se partager en deux, dont l'un raisonnerait, tandis que l'autre regarderait raisonner » comme le soulignait déjà Auguste Comte (Comte 1996 : 71, 73).

Conséquent avec son idéal positiviste, Labov ramène le problème de la validité de l'intuition à celui du réalisme scientifique. Il n'est pas prêt à accepter l'ontologie sociale de Saussure, ni, du reste, son constructivisme selon lequel « c'est le point de vue qui crée l'objet » (CLG / D : 23) ; non plus l'adhésion de Chomsky à une surdétermination des faits par les théories (Labov 1972 : 202). Pour Labov, il existe une réalité linguistique malgré l'activité observatrice et, par conséquent, l'objectif d'un linguiste doit être de proposer une théorie réaliste, fondée sur une solide base empirique, qui tiendrait compte de la multiplicité des ressources linguistiques, distribuées et conditionnées socialement dans une communauté donnée :

Through the direct study of language in its social context, the amount of available data expands enormously, and offers us ways and means for deciding which of the many possible analyses is right. (Labov 1972 : 202)

Afin de comprendre la nature de la langue, le linguiste doit observer la parole quotidienne de manière aussi détaillée et aussi directe que possible et ajuster les théories aux données au lieu de faire l'inverse, ajuster les données aux théories. Par opposition à la pratique d'un linguiste de bureau, un linguiste de terrain doit prendre pour point de départ de son analyse le postulat d'une hétérogénéité fondamentale, naturelle et intrinsèque de la langue et de la communauté linguistique :

The existence of variation and heterogeneous structures in the speech communities investigated is certainly well-established in fact. It is the existence of any other type of

---

<sup>27</sup> <http://www.ling.upenn.edu/~wlabov/HowIgot.html>, consulté le 5.6.2016.

<sup>28</sup> La théorie de Chomsky dans *Syntactic Structures* (1957) est fondée sur 39 exemples de la langue anglaise qu'il a inventés lui-même (Itkonen et Pajunen 2011 : 54).

speech community that may be placed in doubt. There is a kind of folk-myth deeply embedded among linguists that before they themselves arrived on the scene there existed a homogeneous, single-style group who really “spoke the language”. Each investigator feels that his own community has been corrupted from this normal model in some way – by contact with other languages, by the effects of education and pressure of the standard language, or by taboos and the admixture of specialized dialects or jargons. But we have come to the realization in recent years that this is the *normal* situation – that heterogeneity is not only common, it is the natural result of basic linguistic factors. We argue that it is the absence of style-shifting and multilayered communication systems that would be dysfunctional (Weinreich, Labov, and Herzog 1968 : 101). (Labov 1972 : 203)

#### 4.1. Explication du changement linguistique – un système au lieu de plusieurs

Le programme linguistique de Labov liait la variation au changement linguistique jusqu’au point de présupposer une équivalence entre les deux. À cet égard, le variationnisme de Labov poursuivait la tradition de la linguistique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dont les métaphores de *la vie du langage* se font l’écho (voir Klippi 2010) : une langue vivante varie et change, le germe des changements futurs réside dans la variation en cours d’une synchronie dynamique, une partie seule de la variation individuelle aboutit à la transformation effective de la langue etc. Tout comme ses prédécesseurs dialectologues (confrontés aux comparatistes), le sociolinguiste devait observer (à la différence des structuralistes) les phénomènes linguistiques dans des corpus empiriques de la langue vivante afin de déceler au sein d’une communauté linguistique les fluctuations en cours, susceptibles de mener au changement. En revanche, par rapport à ces prédécesseurs, un sociolinguiste avait à sa disposition la statistique comme un puissant moyen d’analyse, susceptible de conforter (ou de remettre en cause) son intuition, mais surtout apte à en dépasser les limites. Sans ce nouvel outil, les tendances évolutives et le conditionnement extralinguistique des phénomènes linguistiques seraient restés hors de portée du chercheur. Par cette méthode, il s’agissait non seulement de rompre avec l’idée répandue que le fait pour une langue d’être structurée tiendrait à son homogénéité, mais aussi de prouver le contraire (Labov 1972 : xxi). Si la conception de Labov quant au changement linguistique remonte aux idées du XIX<sup>e</sup> siècle, il abandonne catégoriquement la conception des comparatistes et des néogrammairiens de la réplique de l’uniformité, modèle intrinsèque à l’arbre généalogique. Il renonçait ainsi à la représentation du changement linguistique comme une reproduction des homogénéités où un état homogène A donnerait pour résultat un état B tout aussi homogène.

Fort de l’hétérogénéité fondamentale de la langue, Labov n’était pas, du reste, prêt à accepter l’explication extralinguistique selon laquelle la variation intrinsèque de la langue serait une conséquence directe du changement de la société quittant le modèle des communautés agraires et homogènes pour celui des communautés plurielles nationales et supranationales dans lesquelles la langue serait devenue de plus en plus segmentée et socialement différenciée. On se souvient du propos de Saussure dans ses cours de linguistique géographique, au sujet du débat concernant l’existence des dialectes, selon lequel l’homogénéité parfaite ne se rencontre, strictement parlant, que dans un espace linguistique réduit, celui d’un village : « si l’on prend tous les caractères, il faut s’enfermer sur un seul point de la carte et parler de dialecte de tel village (CLG / E (I), III C 2974) ». Dans une telle conception, en effet, une relation univoque entre langue et localité s’est vue transformer et multiplier ; en conséquence, pour une seule et même localité urbaine il y aurait eu plusieurs variétés dont la diversification était socialement motivée. Quant à l’individu, en raison des changements sociétaux, on pouvait détecter différentes origines d’un phénomène linguistique dans son idiolecte, par exemple, celle du parler du village, celle du dialecte de la région, celle de la langue parlée commune et celle de

la langue standard. Parallèlement à la complexité grandissante de la société, ces variantes linguistiques continuaient à coexister, malgré leur ancrage historique, d'où une concurrence entre elles et, en fin de compte, une hétérogénéité socialement structurée, dont les sociolinguistes cherchaient à rendre compte.

Abandonnant un tel scénario historique, quelque plausible qu'il soit, concernant la naissance de l'hétérogénéité dans une communauté, Labov s'appuyait plutôt sur les idées qui vivaient une vie sous-jacente depuis les études empiriques de Louis Gauchat (1866-1942) sur les dialectes suisses (Gauchat 1903, 1905 ; Swiggers 1990, Chambers, Cummins et Tennant 2008), et que l'on rencontrait aussi par-ci, par-là dans les textes des linguistes relevant des groupes A et B.<sup>29</sup> En effet, Gauchat (qui est mentionné par Saussure dans ses cours de linguistique géographique) avait conçu précocement que même les membres d'une communauté réduite avaient différentes identités et fonctions spécialisées au sein du groupe, lesquelles étaient accompagnées de différentes connaissances linguistiques. La nature essentielle d'un groupe social était donc d'être intrinsèquement diversifié, l'hétérogénéité étant la condition même de son existence malgré sa taille et son support spatial. Dès lors, il n'y a pas pour Labov une concurrence de plusieurs systèmes parallèles – par exemple, entre les dialectes ou les parlers par rapport à la langue, dont les systèmes idiosynchroniques pourraient être étudiés séparément, comme dit Saussure – mais plutôt une concurrence de phénomènes à l'intérieur d'un seul système hétérogène, due à la complexité de son support communautaire.

L'objectif ultime de la démarche de Labov est donc de proposer une explication du changement linguistique en examinant la synchronie dynamique, c'est-à-dire l'activité linguistique quotidienne et normale dont la variation est un indicateur du changement en cours. Toutes les explications proposées par ses prédécesseurs transmettent, dans leurs grandes lignes, soit l'héritage du comparatisme (qui perpétue l'idée d'une réplique des catégories linguistiques homogènes, discrètes et limitées), soit l'héritage du diffusionisme (qui contient en germe l'idée d'une hétérogénéité fondamentale de la langue, où tout est susceptible de varier). Ces explications peuvent être synthétisées de façon succincte autour d'un certain nombre de paramètres polarisés (Tableau 3.).

---

<sup>29</sup> Voir, par exemple, Leonard Bloomfield (1887-1947) sur la variation linguistique à l'intérieur de cette communauté sociale réduite qu'est la société amérindienne : « On s'attendrait assez naturellement à ce qu'une petite communauté sans école et sans écriture, qui parle une langue assez homogène, ne distingue pas entre une 'bonne' et une 'mauvaise' langue. Je me suis aperçu que ces distinctions étaient cependant évidentes, dès la première fois que je me suis intéressé à une petite communauté de ce genre. » (Bloomfield 1927).

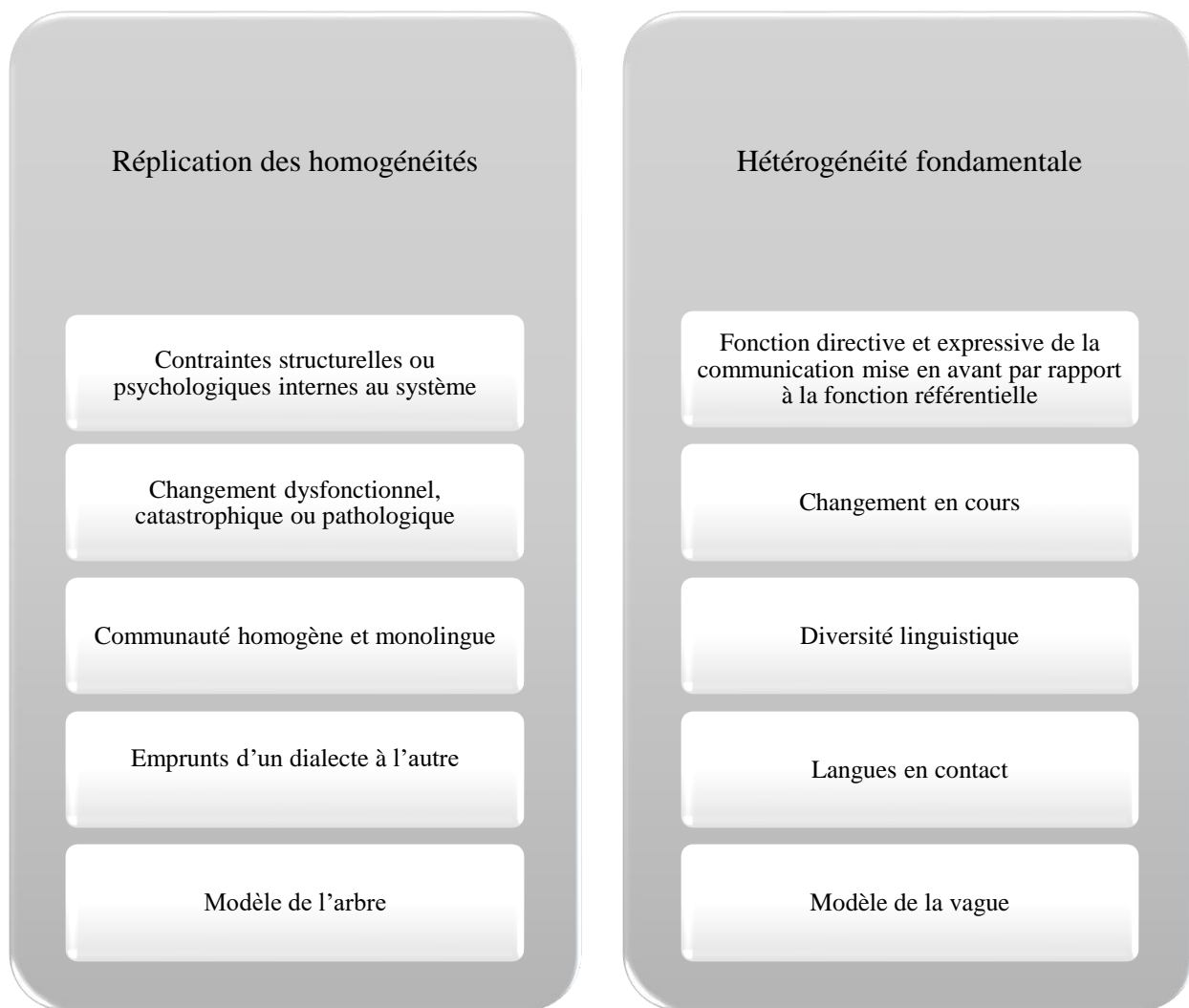


Tableau 3. L'explication du changement linguistique respectivement au diffusionnisme et au comparatisme.

Il faut toutefois prendre garde de ne pas classer d'emblée les linguistes appartenant au groupe A sous la rubrique des diffusionnistes et ceux du groupe B sous la rubrique des comparatistes, parce que les paramètres donnés ne s'organisent pas toujours selon le positionnement des uns et des autres vis-à-vis du social ou de l'asocial. Cependant, en fonction de leurs conceptions respectives de la langue, les linguistes ont tendance à concevoir que le changement linguistique, soit émane des besoins d'un acte de communication particulier (social par définition), soit dérive des facteurs structuraux ou psychologiques internes au système. Quoi qu'il en soit, les adeptes des deux groupes ont le défaut de ne pas avoir mené des études empiriques et expérimentales, leurs conclusions relevant plutôt de l'expérience de pensée et de l'anecdotique.

Toute sociale que soit la langue pour les linguistes appartenant au groupe A, leur théorisation, que l'on peut qualifier à juste titre de protosociolinguistique, n'est pas à même de l'emporter sur les lacunes empiriques de leurs travaux :

The eclipse of the social group of linguists is due primarily to the limitations of their own work and writings on the social context of language. They relied almost entirely

upon an intuitive explanation of a few anecdotal events drawn from their own general knowledge. When we read the comments of Whitney, Meillet, Jespersen, or Sturtevant we cannot argue that any of these authors knew more about society's impact on language than anyone else; they were simply willing to talk about it more. (Labov 1972 : 268-269)

Quant au groupe B, selon l'une de ses hypothèses, déjà avancée par les linguistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>30</sup>, le changement linguistique remonterait à l'apprentissage approximatif et défectueux de la langue par l'enfant. À défaut d'un examen empirique systématique de l'acquisition de la langue maternelle relativement au changement linguistique, l'hypothèse fondée sur des données aussi éparses que maigres est tout aussi mal assurée, selon Labov, que la précédente :

Since no one follows the child to observe his day-to-day interaction with other members of society, it would be strange if our explanations of his linguistic behavior took such historical factors into account (Labov 1972 : 268).

D'après la conception de la science que Labov s'était construite, toute théorie linguistique qui ne s'appuie pas sur des données relevées systématiquement au cours de l'activité linguistique ordinaire est tout aussi illusoire qu'inutile. Le social, dans les sens que lui donne Labov, ne peut donc être appréhendé par la connaissance de l'agent, mais par la connaissance de l'observateur. Labov a ainsi voulu montrer que « tout rationaliste doit finir par faire droit à l'empirisme » pour utiliser les termes de Sylvain Auroux (1998 : 100).

#### 4.2. *Système hétérogène*

Même si la variation constitue une propriété essentielle de la langue, Labov n'abandonne pas l'idée de la systématisme de la linguistique dite autonome, mais dans la mesure où il tient compte des facteurs extralinguistiques, il abandonne l'idée de l'autonomie. L'hétérogénéité n'est ni contingente, ni aléatoire, mais plutôt organisée d'une manière structurée en fonction des variables sociales au sein d'une communauté linguistique. L'organisation de l'hétérogénéité, comme nous venons de le constater, est impénétrable en tant que telle par l'intuition, et par conséquent, seul un calcul statistique pourra la démontrer sur la base d'une quantité importante de données empiriques. L'observation des sons des individus, par exemple, met en évidence l'instabilité et l'ébullition qui, d'une manière générale, caractérise toute la langue vivante, et fait valoir que les productions spatio-temporelles ne sont pas tout à fait identiques d'un locuteur à l'autre dans une communauté linguistique, ni même d'un moment à l'autre chez un individu particulier. Tout en examinant la variation individuelle, Labov tient à souligner, néanmoins, que l'objet de structuration de l'hétérogénéité n'est pas le locuteur individuel, mais la communauté linguistique entière, dont l'arrangement ne peut être appréhendé que par le biais de la statistique.

Au lieu d'examiner à la manière de Saussure les contradictions entre ce que le linguiste fait et ce qu'il dit faire, Labov observe ce que « le linguiste peut et ne peut pas faire en tant que linguiste » (Labov 1972 : xx). Il dénonce les principes déontologiques qui régissent le travail des linguistes du XX<sup>e</sup> siècle depuis Ferdinand de Saussure, annonçant par ricochet les thématiques en mal de réexamen critique et empirique :

---

<sup>30</sup> Selon Paul Passy (1891), par exemple, le langage de l'enfant ne se rapproche que d'une manière imparfaite de celui de l'adulte. En une génération les sons transformés d'un individu gagnent une place dans l'usage linguistique, pour constituer enfin la base d'un nouveau système de phonèmes.

- 1) Les systèmes structurels du présent et les changements historiques dans le passé doivent être étudiés isolément.
- 2) Le changement phonétique n'est pas susceptible d'une observation directe.
- 3) La variation libre n'est pas soumise à une contrainte externe quelconque : une règle se trouve soit dans une distribution complémentaire ou bien varie librement.
- 4) La variation interne au système et, avec elle, le changement en cours, est omise des études linguistiques.
- 5) Le linguiste ne doit pas utiliser des données extralinguistiques afin d'expliquer la variation et le changement.
- 6) Les attitudes et les sentiments concernant la langue sont hors du domaine de la recherche scientifique.

Au lieu de se cantonner aux dichotomies répressives, l'objectif de la sociolinguistique variationniste sera plutôt de faire état de « l'apparence que revêtirait un système linguistique si nous faisons un inventaire exhaustif et explicatif de tous les facteurs contextuels qui le rendent intelligible pour ses utilisateurs » (Le Page 1997 : 16).<sup>31</sup> L'hétérogénéité inhérente du système symbolise dorénavant l'identité sociale, comme l'a si bien montré la première enquête de Labov sur la situation linguistique de l'île de Martha's Vineyard. Cette fameuse étude a démontré que le changement sociétal des rapports de force se manifestait dans la manière dont les locuteurs prononçaient les diphtongues /ay/ et /aw/ dans les mots comme *right* ou *house*. Quand un insulaire prononçait [reit] ou [heus] il marquait inconsciemment son appartenance à l'île ; en revanche, quand il adoptait la prononciation standard, il manifestait son désir de vivre ailleurs (Labov 1972 [1963] : § 1). Ce type de revendications sociales linguistiquement marquées n'est pas tout à fait étranger à Saussure non plus, mais c'est du côté de la linguistique externe qu'on le trouve de manière succincte. Il est donc possible de traduire les idées de Labov dans la terminologie saussurienne :

*Force du clocher* : centralisation des diphtongues -> défense de l'identité insulaire  
*Espir d'intercourse* : prononciation continentale standard -> désir de partir

Pour Saussure, au contraire, la notion de système requiert une compréhension seule du caractère purement oppositif, relatif et négatif des éléments du système :

[...] pourvu que nous reproduisions les différences, il n'est pas d'une importance énorme de tomber sur la valeur absolue d'un phonème (*r* roulé ou grasseyé !) ; il sera infiniment plus grave de ne pas distinguer deux éléments phoniques voisins. Si la langue n'est pas si exigeante, le linguiste peut l'être encore moins : quand on aura déterminé le nombre des éléments phoniques, on pourra écrire le système algébriquement. (CLG / E (I), I R 3178)

L'usage linguistique atteste toujours une certaine marge de manœuvre, par exemple, une « latitude de prononciation » (ELG 2002 : 71), qui manifeste non seulement l'existence des différences individuelles des occurrences empiriques, mais aussi une certaine tolérance à leur égard tant que ces dernières n'ont aucun impact sur le système de valeurs. En revanche, dès que ces différences constituent une menace pour le système, elles seront proscrites par la norme communautaire :

---

<sup>31</sup> What should a linguistic system look like if we want it to take full and explanatory account of all the contextual factors which make it meaningful to the users (Le Page 1997 : 16).

En français on peut prononcer sous le son de *r* deux ou trois consonnes complètement différentes d'articulation et de plus tellement différentes pour l'oreille qu'il n'y a rien qu'on remarque plus immédiatement dans le parler d'un individu. Cependant tous ces sons très différents sont acceptés – pour ainsi dire légalement – comme valant la même chose : or le plus insignifiant écart qu'on ferait dans la prononciation d'un *s* ou d'un *d* serait au contraire ressenti aussitôt ou comme un vice ridicule de prononciation ou comme le signe d'un accent étranger, enfin comme une chose choquant de front et irrémédiablement notre sens de la langue. (ELG 2002 : 71-72)

Le système linguistique de Labov est bien bâti sur la notion de valeur, mais pendant que Saussure (et le structuralisme à sa suite) voit dans la latitude d'emploi une variation libre, Labov va consulter « la linguistique externe » pour savoir si cette variation prétendue libre, au contraire, est véhicule d'un sens social. Labov profite pleinement de la notion de valeur, mais c'est cette latitude de l'emploi, selon lui, qui cache le véritable sens du 'social'.

## 5. Conclusion

Parce qu'il est un classique, le *Cours de linguistique générale* s'expose sur le terrain public, et de ce fait, est passible de critiques et jugements. Au lieu de donner raison aux critiques modernes, une approche historique et philologique autorise une lecture située par rapport à l'espace-temps de Saussure lui-même. Dans cette perspective, en effet, l'interprétation que fait Labov du *Cours de linguistique générale* à travers le prisme du structuralisme et du générativisme de son époque semble quelque peu réductrice, car elle dissimule toute la complexité historique de cette interrogation. Les études saussuriennes ont cherché à aller au-delà de l'image véhiculée par ladite *vulgate* depuis la publication des *Sources manuscrites* par Robert Godel en 1957, et ceci, en tenant compte 1) du contexte de production dans lequel le *Cours de linguistique générale* a été élaboré, 2) du contexte de salle de cours où le professeur a cherché à diffuser une pensée en cours de gestation à des élèves peu informés et 3) des scrupules de Saussure lui-même face aux « êtres mythologiques » ou à « toutes les analogies du ciel et de la terre », par l'intermédiaire desquels la linguistique de son époque a cherché à appréhender son *obscur objet* (CLG / E 1974, N 10)<sup>32</sup>. Depuis le début du millénaire, les linguistes ont également à leur disposition une édition grand public des manuscrits de Saussure, *Écrits de linguistique générale* (ELG 2002) et, plus particulièrement, sa traduction anglaise (Saussure 2006), pour permettre un accès facile à la 'vraie' pensée du maître. C'est pourquoi il est tout à fait intéressant, nécessaire et légitime de décortiquer – parallèlement au *Cours* publié – la diversité des manuscrits afin de voir s'ils peuvent livrer une réponse plus nuancée aux questions qui préoccupaient tant ses prédécesseurs que ses successeurs. Les éditeurs du *Cours de linguistique générale* ont été critiqués pour avoir écarté des notes des étudiants toutes les variations, réserves ou hésitations propres à Saussure afin d'aboutir à une publication claire et cohérente. Le résultat est, somme toute, conforme à l'esprit du maître, même si les notes manuscrites affichent bien les sinuosités de sa pensée, en plus d'une certaine complexité d'expression par rapport au *Cours* publié. En conséquence, le *Cours de linguistique générale* constitue toujours « la meilleure plateforme » légitime pour quiconque veut comprendre ce que l'on entend par 'le social' en matière linguistique.

---

<sup>32</sup> « *Unde exoriar ?* C'est la question, peu prétentieuse, et même terriblement positive et modeste que l'on peut se poser avant d'essayer par aucun point d'aborder la substance glissante de la langue. Si ce que je veux en dire est vrai, il n'y a pas un seul point qui soit l'évident point de départ. » (Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Ms. Fr. 3952.4b., cité d'après Bouquet 1997 : 72).



Quant au contexte de la conception de sa pensée, après avoir mesuré les idées en circulation concernant l'ontologie de la langue sous différents angles, Saussure en a proposé une synthèse sous forme de dichotomies en faisant valoir la réalité sociale de la langue au détriment de la variation individuelle. Avant d'arriver à la vision de la langue comme cristallisation sociale, la linguistique de l'époque avait ruiné l'existence même de son objet. D'aucuns sont allés jusqu'à estimer qu'entre les langues individuelles, la variation est telle qu'on aurait du mal à les regrouper sous la catégorie de Langue. Les catégories homogènes sont des entités qu'on a abstraites de *la vie du langage* – sans catégorisation toute science serait impossible. Tout en étant plausible sur le plan ontologique, un idéal synthétique qui intégrerait les diverses composantes de la totalité langagière (faculté du langage, *langue, parole*) serait difficilement compatible avec la pratique scientifique concrète. (Klippi 2010). L'objectivation des phénomènes linguistiques sous forme de Langue permet d'aborder les régularités langagières, les normes linguistiques sociales qui orientent et encadrent les actes des sujets parlants. Pour les locuteurs, c'est la seule ontologie palpable. L'apparente confusion de la notion de langue, dont la provenance est historique, ne suffit pas pour donner raison à la critique de Labov ; au contraire, comme l'a fait remarquer W. Terrence Gordon (2004), le paradoxe saussurien révèle accidentellement l'échec de Labov à détecter les interprétations multiples de la notion de langue et, pourrait-on ajouter, son échec à en déterminer les sources.<sup>33</sup> On pourrait plutôt aller jusqu'à prétendre que le point de départ de Labov se conforme à celui de la langue saussurienne. Il faut avoir un point de repère stable (ex. prononciation continentale des mots *right* ou *house*) afin de mesurer ce qui change (prononciation insulaire [reit] ou [heus]). C'est la « plateforme » dont parle Saussure – c'est celle de l'état synchronique.

Tout positiviste qu'il soit, un sociolinguiste variationniste doit avoir recours à sa connaissance de l'agent des normes linguistiques socialement partagées afin d'en examiner les déviations et, d'une manière générale, afin de construire le cadre de sa recherche empirique. Le fondateur du positivisme était déjà bien conscient de la nécessité de s'adresser à son intuition lors de l'échafaudage d'une recherche scientifique :

[...] si d'un côté toute théorie positive doit nécessairement être fondée sur des observations, il est également sensible, d'un autre côté, que, pour se livrer à l'observation, notre esprit a besoin d'une théorie quelconque. Si, en contemplant les phénomènes, nous ne les rattachons point immédiatement à quelques principes, non seulement il nous serait impossible de combiner ces observations isolées, et, par conséquent, d'en tirer aucun fruit, mais nous serions même entièrement incapables de les retenir ; et, le plus souvent, les faits resteraient inaperçus sous nos yeux. (Comte 1996 : 55-56)

Dès lors, la sociolinguistique représentée par Labov réunit le fait social saussurien (ou normativité) et l'observation empirique (voir Itkonen et Pajunen 2011 : 28).

Dans les travaux les plus récents de la discipline, relevant de ladite sociolinguistique cognitive, il y a une volonté de combiner la réalité psychologico-individuelle (W-2 de Popper) avec la réalité sociale (W-3 de Popper) (Harder 2014). En s'appuyant sur nombre d'études empiriques et leurs analyses statistiques, Labov (2014) constate au sein d'une communauté linguistique une claire tendance à l'uniformité qui s'expliquerait par le besoin des locuteurs de s'accommoder à autrui au cours de leur apprentissage des normes et valeurs. Comme nous l'avons constaté ci-dessus, cette idée se retrouve autant dans la pensée de Whitney et de Durkheim que dans celle de Tarde et de Paul – même si le processus a pu être exprimé en termes différents en fonction du rôle que l'on accorde à l'individu. Cette idée se réplique dans la pensée de Saussure, mais aussi dans les premiers travaux de Labov lui-

---

<sup>33</sup> Voir, par exemple, Thibault (1997) pour en savoir plus.

même. Elle n'a donc rien de nouveau, si sa preuve empirique l'est. En sociolinguistique variationniste le 'social', en fin de compte, montre un fort engagement structuraliste. Il resterait à voir comment la troisième vague de la sociolinguistique (Eckert 2012), qui combine les idées de l'ethnographie et de l'interactionnisme avec l'objectif de prendre au sérieux les compétences des sujets parlants individuels, se propose de lever le paradoxe saussurien, d'expliquer le savoir linguistique intersubjectif et de construire le sens du social.

## Bibliographie

AMACKER René (1995). « Saussure 'héraclitien' : épistémologie constructiviste et réflexivité de la théorie linguistique », M. Arrivé et C. Normand (éds.) (1995) : *Saussure aujourd'hui. Actes du colloque de Cerisy la Salle, 12-19 août 1992*, 17-28. Paris : CRL – Université Paris X.

ANSART Pierre (1990). *Les sociologies contemporaines*. Paris : Editions du Seuil.

ANTAL László (1985). « Some comments on the relationship between Paul and Saussure », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 39, 121-130.

AUROUX Sylvain (1989). *Histoire des idées linguistiques*, tome 1. Liège / Bruxelles : Mardaga.

AUROUX Sylvain (1994). *La révolution technologique de la grammatisation*. Liège / Bruxelles : Mardaga.

AUROUX Sylvain (1996). *La philosophie du langage*. Paris : Presses Universitaires de France.

AUROUX Sylvain (1998). *La raison, le langage et les normes*. Paris : Presses Universitaires de France.

BAGGIONI Daniel (1988). « Le débat Schuchardt/Meillet sur la parenté des langues (1906-1928) », *Histoire, Épistémologie, Langage* 10/II, 85-97.

BALLY Charles (1909). *Traité de stylistique française*. Paris : Librairie C. Klincksieck.

BIERBACH Christine (1978). *Sprache als 'fait social'. Die linguistische Theorie F. De Saussures und ihr Verhältnis zu den positivistischen Sozialwissenschaften*. Tübingen : Niemeyer.

BLANK David L. (1998). *Sextus Empiricus – Against the grammarians*. Oxford : Clarendon Press.

BLOOMFIELD Leonard (1927). « Literate and illiterate speech », C.F. Hockett (éd.) (1987 [1970]) : *A Leonard Bloomfield Anthology*, 147-156. Bloomington : Indiana University Press.

BOUQUET Simon (1997). *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris : Presses Universitaires de France.

BREAL Michel (1897). *Essai de Sémantique*. Brionne : Gérard Monfort.

BRIGHT William (1976) : *Variation and Change in Language*. Stanford University Press.

CHAMBERS Jack K. (2003) : *Sociolinguistic Theory. Linguistic Variation and its Social Significance*. Oxford : Blackwell.

CHAMBERS Jack.K., CUMMINS Sarah et TENNANT Jeff (2008). « Louis Gauchat (1866-1942), Patriarch of Variationist Linguistics », *Historiographia Linguistica*, 35, 1-2, 213 –275.

- CHOMSKY Noam (1957). *Syntactic Structures*. The Hague/Paris : Mouton
- CHOMSKY Noam (1965). *Aspects of the Theory of Syntax*. Cambridge, Massachusetts : M.I.T. Press.
- CHOMSKY Noam (1971 [1965]). *Aspects de la théorie syntaxique*. Jean-Claude Milner, trad. Paris : Seuil.
- CHOMSKY Noam (2009 [1966]). *Cartesian linguistics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- CLG / D = SAUSSURE Ferdinand de (1972 [1922]). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot. Edition critique par Tullio de Mauro.
- CLG / E (I) = SAUSSURE Ferdinand de (1968). *Cours de linguistique générale*. Wiesbaden : Otto Harrassowitz. Edition critique par Rudolf Engler.
- COMTE Auguste (1996). *Philosophie des sciences*. Paris : Gallimard.
- COUPLAND Nicolas (2016). *Sociolinguistics. Theoretical Debates*. Cambridge : Cambridge University Press.
- COUPLAND Nicolas, SARANGI Srikant et CANDLIN N. Christopher (2001) : *Sociolinguistics and Social Theory*. Harlow : Pearson Education.
- DOROSZEWSKI Witold (1933). « Quelques remarques sur les rapports de la sociologie et de la linguistique : Durkheim et F. de Saussure », *Journal de psychologie normale et pathologique*, 82-91
- DURKHEIM Emile (1999 [1895]). *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- ELG 2002 = SAUSSURE Ferdinand de (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard. Texte établi et édité par S. Bouquet et R. Engler.
- ENCREVE Pierre (1977). « Présentation : Linguistique et socio-linguistique », *Langue française*, 34, 3-16.
- ENGLER Rudolf (1986). « Une linguistique genevoise de la parole : aspects et problèmes », *Studi italiani di linguistica teorica ed applicata*, 15, 3-14.
- FAIRCLOUGH Isabela et FAIRCLOUGH Norman (2012). *Political Discourse Analysis. A Method for Advanced Students*. London : Routledge.
- FIGUEROA Esther (1994). *Sociolinguistic Metatheory*. Oxford : Pergamon Press.
- FORMIGARI Lia (1992). « Le langage et la pensée », S. AUROUX (éd.) (1992) : *Histoire des idées linguistiques*, tome 2., 442-465. Liège : Mardaga.
- GAUCHAT Louis (1903). « Gibt es Mundartgrenzen ? », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 111, 365-403.
- GAUCHAT Louis (1905). « L'unité phonétique dans le patois d'une commune », *Festschrift Heinrich Morf zur Feier seiner fünfundzwanzigjährigen Lehrtätigkeit von seinen Schülern dargebracht*, 175-232. Halle : Niemeyer.
- GODEL Robert (1957). *Les sources manuscrites du 'Cours de linguistique générale' de Ferdinand de Saussure*. Genève : Droz.
- GORDON Terrence W. (2004) : « Langue et parole », Carol Sanders (éd.) : *The Cambridge Companion to Saussure*, 76-87. Cambridge University Press.

- HARDER Peter (2014). « Variation, structure and norms », M. Pütz (éd.) (2014) : *Cognitive Sociolinguistics: Social and Cultural Variation in Cognition and Language Use*, 53-72. Amsterdam : John Benjamins.
- HARRIS Roy (1998). *Introduction to Integrational Linguistics*. London : Routledge.
- HENRY Victor (1896). *Les antinomies linguistiques*. Paris : Didier Erudition.
- HUDSON R.A. (1996 [1980]). *Sociolinguistics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- HUMBOLDT Wilhelm von (1974[1836]). *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*. Paris : Seuil.
- HYMES Dell (1974) : *Foundations in Sociolinguistics. An Ethnographic Approach*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press.
- HYMES Dell (1991 [1973]) : *Vers la compétence de communication*. Paris : Les Éditions Didier.
- ITKONEN Esa (1978). *Grammatical Theory and Metascience*. Amsterdam : John Benjamins.
- ITKONEN Esa (1983). *Causality in Linguistic Theory*. London / Canberra : Croom Helm.
- ITKONEN Esa (2008). « The central role of normativity in language and linguistics », J. ZLATEV, T. P. RACINE, C. SINHA, E. ITKONEN (éds.) (2008) : *Shared Mind : Perspectives on intersubjectivity*, 279-305. Amsterdam : John Benjamins.
- ITKONEN Esa et PAJUNEN Anneli (2011). *Empiirisen kielitieteen metodologia*. Helsinki : Suomalaisen Kirjallisuuden Seura.
- JOSEPH John (2012). *Saussure*. Oxford : Oxford University Press.
- KLIPPI Carita (2010). *La vie du langage. La linguistique dynamique en France de 1864 à 1916*. Lyon : ENS Éditions.
- KOERNER E. F. K. (2002). *Toward a History of American Linguistics*. London / New York : Routledge.
- KOERNER Konrad (1972). « Hermann Paul and Synchronic Linguistics », *Lingua* 29, 274-307).
- KOERNER Konrad (1973). *Ferdinand de Saussure*. Braunschweig : Vieweg.
- LABOV William (1978 [1972]) : *Sociolinguistic Patterns*. Oxford : Basil Blackwell.
- LABOV William (2014). « What is to be learnt. The community as the focus of social cognition », M. Pütz (éd.) (2014) *Cognitive Sociolinguistics : Social and Cultural Variation in Cognition and Language Use*, 23-51. Amsterdam, John Benjamins.
- LABOV, William <http://www.ling.upenn.edu/~wlabov/HowIgot.html>, consulté le 5.6.2016.
- LE BON Gustave (1895). *Psychologie des foules*. Paris : Félix Alcan.
- LE PAGE R.B. (1997). « The Evolution of a Sociolinguistic Theory of Language », F. COULMAS (éd.) (1997) : *The Handbook of Sociolinguistics*, 15-32. Oxford : Blackwell.
- LINELL Per (1998). *Approaching Dialogue : Talk, Interaction and Contexts in Dialogical Perspectives*. Amsterdam : John Benjamins.

- MÄÄTTÄ Urho (1999). « Kielen sosiaalinen perusta ja sääntöjen emergoituminen », U. MÄÄTTÄ, P. PÄLLI et M.K. SUOJANEN (éds.) (1999) : *Kirjoituksia sosiolingvistiikasta*. Tampere : Tampereen yliopiston Suomen kielen ja yleisen kielitieteen laitos.
- MEILLET Antoine (1982 [1905-1906]). « Comment les mots changent de sens », *Linguistique historique et linguistique générale*, 230-271. Paris / Genève : Champion / Slatkine.
- MURRAY, Stephen O. (1998). *American Sociolinguistics: Theorists and Theory Groups*. Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins.
- NORMAND Claudine, CAUSSAT Pierre, CHISS Jean-Louis, MEDINA José, PUECH Christian et RADZINSKI Anne (1978). *Avant Saussure. Choix de textes (1875-1924)*. Bruxelles : Editions Complexe.
- PASSY Paul (1891). *Etude sur les changements phonétiques et leurs caractères généraux*. Paris : Librairie Firmin Didot.
- PAUL Hermann (1886 [1880]). *Prinzipien der Sprachgeschichte*. Tübingen : Max Niemeyer Verlag.
- PAUL Hermann (1890 [1880]). *Principles of the History of Language*. London : Swan Sonnenschein & Co.
- PIIPPO Irina (2013). *Viewing norms dialogically. An action oriented approach to sociolinguistic metatheory*. Helsinki : University of Helsinki.
- PUECH Christian et RADZYNSKI Anne (1988). « Fait social et fait linguistique : A. Meillet et F. de Saussure », *Histoire, Épistémologie, Langage* 10/II, 75-84.
- PÜTZ, Martin, ROBINSON Justyna A. et REIF Monika (2014). *Cognitive Sociolinguistics. Social and cultural variation in cognition and language use*. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.
- SAUSSURE Ferdinand de (1957). *Les sources manuscrites*. Genève : Droz. Edition préparée par Robert Godel.
- SAUSSURE Ferdinand de (1968). *Cours de linguistique générale*. Wiesbaden : Otto Harrassowitz. Edition critique par Rudolf Engler.
- SAUSSURE Ferdinand de (1972 [1922]). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot. Edition critique par Tullio de Mauro.
- SAUSSURE Ferdinand de (1993). *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'Émile Constantin*. Oxford / New York / Seoul / Tokyo : Pergamon Press. Texte édité et traduit par Eisuke Komatsu et Roy Harris.
- SAUSSURE Ferdinand de (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard. Texte établi et édité par S. Bouquet et R. Engler.
- SAUSSURE Ferdinand de (2006). *Writings in General Linguistics*. Oxford : Oxford University Press. Texte édité par S. Bouquet, R. Engler, C. Sanders et M. Pires. Traduction anglaise.
- SCHLEICHER August (1980 [1863]). *La théorie de Darwin et la science du langage, Evolutionnisme et linguistique*, P. Tort (1980) (éd.) : *Évolutionnisme et linguistique*. Paris : Vrin.
- SCHUCHARDT Hugo (1917). « Sprachverwandtschaft », *Sitzungsberichte der Berliner Ak. der W.*, 518-529).
- SECHEHAYE Albert (1917). « Les problèmes de la langue à la vue d'une théorie nouvelle », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 84, 1-30.

- SM = SAUSSURE Ferdinand de (1957). *Les sources manuscrites du 'Cours de linguistique générale' de Ferdinand de Saussure*. Genève : Droz. Edition préparée par Robert Godel.
- STUBBS Michael (1997). « Language and the Mediation of Experience : Linguistic Representation and Cognitive Orientation », F. COULMAS (éd.) (1997) : *The Handbook of Sociolinguistics*, 358-373. Oxford : Blackwell.
- SWIGGERS Pierre (1990). « Louis Gauchat et l'idée de la variation linguistique », R. Liver, J. Werlen et P. Wunderli (éds.) (1990) : *Sprachtheorie und Theorie des Sprache. Geschichte und Perspektiven. Festschrift für Rudolf Engler zum 60. Geburtsdag*, 183-194. Tübingen : Günter Narr Verlag.
- TARDE Gabriel (1895 (1890)). *Les lois de l'imitation*. Paris : Alcan.
- TARDE Gabriel (1901). *L'Opinion et la foule*. Paris : Alcan.
- THIBAUT Paul J. (1997). *Re-reading Saussure. The dynamics of signs in social life*. London / New York : Routledge.
- VALLINI Cristina (1972). *Linee generali del problema dell'analogia dal periodo Schleicheriano a F. De Saussure*. Pisa : Pacini.
- WALLACE Anthony F.C. (1961). *Culture and Personality*. New York : Random House.
- WEINREICH Uriel, LABOV William et HERZOG Marvin I. (1968). « Empirical Foundations for a Theory on Language Change », W.P. Lehman et Y Malkiel (éds.) (1968) : *Directions for Historical Linguistics*, 95-195. Austin : University of Texas Press.
- WHITNEY William Dwight (1867). *Language and the Study of Language: Twelve Lectures on the Principles of Linguistic Science*. London : N. Trübner.
- WHITNEY William Dwight (1877 [1875]). *La vie du langage*. Paris : Didier Erudition.
- WILLIAMS Glyn (1992). *Sociolinguistics: A Sociological Critique*. London / New York : Routledge.
- WITTGENSTEIN Ludwig (1968 [1953]). *Philosophical Investigations*. Oxford : Basil Blackwell.
- ZLATEV Jordan, RACINE Timothy. P., SINHA Chris, ITKONEN Esa (2008). *Shared Mind : Perspectives on intersubjectivity*. Amsterdam : John Benjamins.